

# POURQUOI LA TERRE ENTIÈRE VEUT NOS FRAPPER

Dr. Sarcasme

LE CAFÉ DE LA MISANTHROPIE LUDIQUE



R'

# **Pourquoi la Terre entière veut nous frapper**

*Par Dr. Sarcasme*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Art de dire Bonjour (et de vous faire sentir indésirable)	4
Chapitre 2 : La Carte du Monde : La France au centre, le reste en basse définition	9
Chapitre 3 : Le Syndrome du Correcteur Universel	14
Chapitre 4 : La Grève : Notre sport national, votre cauchemar logistique	19
Chapitre 5 : Le Fromage de la Discorde : Votre 'Cheddar' est un crime de guerre	24
Chapitre 6 : L'Anglais : 'I speak wall very well'	29
Chapitre 7 : Râler : Le seul carburant qui ne connaît pas l'inflation	34
Chapitre 8 : Le Mythe du French Lover (et la réalité du relou)	38
Chapitre 9 : La Police de la Baguette	43
Chapitre 10 : Paris vs. Le Reste de l'Humanité	47
Chapitre 11 : Le Paradoxe des 35 Heures	51
Chapitre 12 : L'Hygiène : Le cliché qui a la vie dure	56
Chapitre 13 : La Terrasse de Café : Le tribunal de la mode	60
Chapitre 14 : L'Humilité Sélective : On est les meilleurs, mais on déteste tout le monde	64

# Chapitre 1

## L'Art de dire Bonjour (et de vous faire sentir indésirable)

Imaginez la scène. Vous franchissez le seuil d'un établissement parisien — appelons-le "Le Café de la Misanthropie Ludique" — avec l'enthousiasme naïf d'un Golden Retriever sous ecstasy. Vous avez révisé votre français. Vous avez pratiqué devant votre miroir. Vous avez même réussi à prononcer le « r » sans avoir l'air de vous étouffer avec un morceau de carrelage. Vous respirez un grand coup, vous gonflez la poitrine, et vous lancez le mot magique : « Bonjour ! »

Silence.

À cet instant précis, le temps s'arrête. Les lois de la physique se courbent. Le serveur, un homme dont le tablier blanc semble avoir été amidonné avec du mépris pur, est en train d'essuyer un verre avec la lenteur calculée d'un glacier en fin de vie. Il vous a entendu. Il a entendu la vibration de vos cordes vocales. Il a détecté votre présence grâce à son sonar intégré pour touristes en détresse. Mais il a pris une décision souveraine : vous n'existez pas. Vous êtes une particule de poussière flottant dans un rayon de soleil. Vous êtes un concept abstrait.

C'est ici que commence la première phase du massacre : l'Amnésie Sélective Auditif. En France, le « Bonjour » n'est pas une salutation. C'est un test de Turing. Si votre accent n'est pas certifié ISO-9001 par l'Académie Française, vous ne passez pas le pare-feu. Si votre « on » ressemble de près ou de loin à un « an », vous venez de commettre un crime de lèse-majesté phonétique. Pour le serveur, vous n'avez pas dit bonjour ; vous avez insulté sa lignée sur sept générations en dialecte barbare.

Le serveur finit enfin d'essuyer son verre. Il le lève vers la lumière, y détecte une

micro-trace de calcaire invisible à l'œil nu, pousse un soupir qui contient toute la fatigue de la condition humaine depuis la Révolution de 1789, et daigne enfin poser son regard sur vous. Mais attention, pas n'importe quel regard. C'est le regard que l'on réserve à une tache de gras sur un exemplaire original de Proust.

« Bonjour », répétez-vous, un peu moins sûr de vous cette fois, la voix montant d'une octave dans une supplique pathétique.

Et là, c'est le génie du passif-agressif qui s'exprime. Il ne vous répond pas. Il vous *\*rectifie\**.

« *\*Bon-jour\** », articule-t-il, en accentuant la nasalité avec une telle force qu'on dirait qu'il essaie d'expulser un démon par ses narines. Il vient de vous faire comprendre que votre version du mot était une offense auditive, une bouillie informe, un crachat sur la tombe de Molière. En un seul mot, il vous a rappelé que vous êtes un intrus, un colonisateur de l'espace public, et que, de toute façon, il n'y a plus de croissants.

Pourquoi la Terre entière veut-elle nous frapper ? Parce que nous avons transformé la politesse élémentaire en une arme de destruction massive de l'ego.

Analysons le « Bonjour » français sous un angle clinique. Dans n'importe quel autre pays du monde civilisé (ou même chez les pingouins), dire bonjour est un signal de paix. C'est l'équivalent social de poser ses armes à l'entrée de la tente. En France, c'est une déclaration de guerre froide.

Il existe plusieurs variantes du « Bonjour » passif-agressif, que j'ai classées pour vous :

1. *\*\*Le "Bonjour-Soupir" : \*\** Le plus commun. Il se compose d'un expit d'air bruyant suivi du mot. Traduction : « Votre arrivée vient de gâcher mon plan de ne rien faire pour les dix prochaines minutes. Je vais vous servir, mais sachez que chaque pas que je ferai vers votre table sera une agonie pour mon âme. »

2. **Le "Bonjour-Point d'interrogation" :** Prononcé avec une intonation montante très agressive. Traduction : « Qu'est-ce que tu me veux, toi ? Tu vois pas que je suis en train de ranger des petites cuillères par ordre de brillance ? »

3. **Le "Bonjour-Inquisition" :** Le serveur vous regarde de haut en bas, s'arrête sur vos chaussures (probablement des baskets confortables, quelle horreur), remonte vers votre visage, et lâche un « Bonjour » sec, comme un coup de guillotine. Traduction : « Je sais que tu vas commander un cappuccino après 11 heures du matin, espèce de dégénéré. »

Mais le véritable chef-d'œuvre du genre, c'est le « Bonjour » adressé à quelqu'un qui ne l'a pas dit assez vite. Imaginons que vous entriez dans une boulangerie. Vous êtes distrait, vous regardez les éclairs au chocolat avec la luxure d'un satyre. Vous oubliez la règle d'or. Vous demandez : « Une baguette, s'il vous plaît. »

Le temps se fige à nouveau. La boulangère lâche sa pince. Le silence devient si lourd qu'on pourrait y découper des tranches. Elle vous fixe. Elle sourit (c'est un sourire de prédateur, celui du grand blanc avant qu'il ne goûte au phoque).

Et elle dit : « BONJOUR. »

Ce n'est pas un salut. C'est une correction disciplinaire. Elle vient de vous mettre une fessée verbale devant trois retraités et un caniche. Elle vous signifie que tant que vous n'aurez pas validé le protocole d'entrée, vous n'aurez pas de gluten. Vous pourriez être en train de mourir d'hémorragie sur son carrelage, elle attendrait que vous disiez « Bonjour » avant de vous passer un essuie-tout.

C'est cette arrogance architecturale de la langue qui rend les gens fous. Nous traitons les mots comme des privilèges que nous accordons avec parcimonie. À New York, on vous lance un « Hey, how's it going? » sans attendre de réponse, c'est un bruit de fond amical. À Paris, le « Bonjour » est un contrat notarié. Si vous loupez une clause,

on vous saisit vos meubles.

Et que dire de l'accent ? Ah, le plaisir raffiné de voir un étranger s'escrimer sur le « u » français. Vous arrivez, vous dites « Bonjour ! Je voudrais une t... t... tasse de café. »

Le serveur fronce les sourcils. « Une quoi ? »

« Une tasse. »

« Une touse ? »

« Non, une tasse. »

« Ah ! Une \*tasse\* ! » s'exclame-t-il avec une joie sadique, en accentuant exactement le même son que vous venez de produire. Il fait semblant de ne pas comprendre pour le pur plaisir de vous voir ramer dans la mélasse phonétique. C'est du sport de haut niveau. C'est le "Linguistic Waterboarding".

Le monde veut nous frapper parce que nous sommes les seuls êtres humains capables d'utiliser la courtoisie pour humilier les gens. Nous avons élevé le snobisme au rang d'art d'État. Pour nous, le client n'est pas roi ; le client est un sujet suspect qui doit prouver sa valeur par une maîtrise parfaite des voyelles nasales et une soumission totale à l'humeur du personnel de salle.

Si vous voulez comprendre pourquoi la France est le pays le plus visité au monde mais aussi celui où les touristes repartent avec des envies de meurtre, cherchez dans ce premier contact. Ce n'est pas de la méchanceté gratuite (enfin, si, un peu), c'est une question de hiérarchie. En vous ignorant ou en vous corrigeant sur votre « Bonjour », le serveur établit sa domination. Il vous rappelle que vous êtes sur son territoire. Vous êtes dans le temple du café noir et de la mauvaise foi, et il en est le grand prêtre.

Et le pire, c'est que nous, les Français, on adore ça. On appelle ça « avoir du caractère ». On trouve ça « authentique ». On se plaint du service, mais si un serveur nous souriait trop, on penserait qu'il essaie de nous vendre une secte ou qu'il a sniffé de la levure chimique. On veut que notre « Bonjour » soit un combat. On veut mériter notre

croissant par la souffrance et l'humiliation.

Alors, cher public international, la prochaine fois que vous entrez dans un café français, ne dites pas juste « Bonjour ». Préparez-vous psychologiquement. Portez un gilet pare-balles émotionnel. Fixez le serveur dans les yeux, attendez qu'il détourne le regard en premier, et lancez votre « Bonjour » avec la précision d'un sniper d'élite. S'il soupire, vous avez gagné. S'il vous ignore, vous êtes dans la norme. S'il vous répond avec un sourire sincère... fuyez. C'est un stagiaire ou un psychopathe.

Dans le prochain chapitre, nous verrons comment l'art de demander l'addition peut déclencher une troisième guerre mondiale, mais d'ici là, essayez de ne pas étrangler la boulangère. Ce serait mal vu pour le tourisme. Et n'oubliez pas : en France, le silence n'est pas l'absence de bruit, c'est une insulte que l'on prend le temps de peaufiner.

## Chapitre 2

### La Carte du Monde : La France au centre, le reste en basse définition

Ouvrez un manuel de géographie français. Allez-y, n'ayez pas peur, l'odeur de vieux papier et de supériorité morale ne tue pas, elle étourdit tout au plus. Que voyez-vous ? Au centre, un Hexagone d'une perfection divine, irradiant une lumière si intense qu'elle semble calciner les bords de la page. Autour ? Du gris. Du flou. Des zones pixelisées que l'on appelle pudiquement « l'Étranger », un concept nébuleux qui regroupe tout ce qui n'a pas la chance d'être irrigué par la Seine ou de posséder une boulangerie décente à moins de cinq minutes à pied.

Pour un Français, la Terre n'est pas une planète, c'est une banlieue mal entretenue de Paris.

C'est une pathologie fascinante que les psychiatres appellent le « Syndrome de la Boussole Inversée ». Pour nous, le monde ne se divise pas en continents, mais en deux catégories distinctes : les pays que nous avons envahis (pour leur propre bien, évidemment) et les pays que nous n'avons pas encore eu le temps de mépriser correctement. Si vous vivez dans une nation de plus de 100 000 habitants et que vous n'avez jamais reçu la visite d'un type en bicorne avec la main dans le gilet, le Français moyen partira du principe que vous n'existez pas vraiment. Vous êtes une erreur administrative, un bug dans la matrice de l'Histoire, ou, au mieux, un décor de cinéma pour le prochain \*Indiana Jones\*.

Prenez la Pologne. Pour le reste du monde, c'est une nation résiliente, riche d'une culture millénaire et d'une économie en plein essor. Pour un Français ? C'est l'endroit où Napoléon a eu une maîtresse très sympa et où il a sans doute laissé un Code Civil

sous un canapé. Si vous dites à un habitant de Clermont-Ferrand que la Pologne a existé avant 1807, il vous regardera avec la compassion qu'on réserve aux enfants qui croient encore que les licornes font caca des arcs-en-ciel. « Oui, enfin, sans Marie Walewska et la Grande Armée, vous seriez encore en train de compter des patates en buvant de l'eau de pluie, mon petit polonais. Allez, remets-nous une vodka, c'est nous qu'on a inventé le concept de fête. »

Le Français est convaincu que l'Histoire universelle a commencé le 14 juillet 1789 à 15h42. Avant cela ? C'était de la préhistoire barbare. Après cela ? C'est une longue et lente dégradation du goût vestimentaire mondial. Et au milieu, il y a Lui. L'Empereur.

Napoléon Bonaparte est notre GPS métaphysique. On ne mesure pas la distance entre Paris et Berlin en kilomètres, on la mesure en « journées de marche pour un grenadier avec une ampoule au pied ». Si vous visitez un pays qui n'a pas de « Place Napoléon », de « Rue de la Grande Armée » ou au moins une plaque commémorant le fait qu'un maréchal d'Empire a uriné contre un chêne local en 1812, le Français se sent perdu. Il panique. Il a l'impression d'être sur une planète alien où les lois de la physique ne s'appliquent plus. « Comment peuvent-ils voter sans avoir été libérés par un dictateur corse ? C'est fascinant, on dirait des vrais humains. »

Cette vision du monde en basse définition est d'ailleurs très pratique pour notre santé mentale. Elle nous permet de survoler les États-Unis en pensant : « C'est grand, mais ils n'ont pas de fromage de chèvre au lait cru, donc c'est techniquement un désert culturel ». Elle nous permet de regarder la Chine en nous disant : « 1,4 milliard d'habitants, et pas un seul capable de faire une béarnaise sans rater l'émulsion... Quel gâchis de ressources humaines ».

Pour le Français, le reste du monde est une sorte de parc à thèmes mal géré. L'Italie ? Une extension de la Côte d'Azur où les gens parlent avec les mains parce qu'ils n'ont pas encore maîtrisé l'usage du subjonctif imparfait. L'Allemagne ? Un immense

parking pour Mercedes où l'on mange des saucisses à des heures indécentes.

L'Angleterre ? Une île qui a fait sécession de la réalité pour punir la France de ne pas les avoir invités au couronnement de l'Empereur.

D'ailleurs, parlons-en de notre rapport aux cartes. Avez-vous déjà remarqué que, pour un Français, les frontières ne sont pas des lignes politiques, mais des barrières de dégustation ? La frontière franco-espagnole n'est pas là pour séparer deux États, elle est là pour marquer l'endroit exact où le café devient imbuvable et où l'huile d'olive commence à remplacer le sang dans les veines des habitants. Quand nous franchissons une frontière, nous ne changeons pas de pays, nous changeons de niveau de difficulté dans le jeu vidéo de la vie. Passer de la France à la Belgique, c'est passer du mode « Difficile mais Élégant » au mode « Facile mais avec un accent rigolo ».

Le plus drôle, c'est notre incapacité totale à concevoir qu'un pays puisse être fier de lui-même sans nous mentionner dans son hymne national. On imagine toujours que, quelque part au fin fond de l'Ouzbékistan, un petit vieux se lève chaque matin, regarde vers l'Ouest en soupirant : « Ah, si seulement les Français étaient venus nous apporter les Lumières et le concept de la grève de la faim pour les retraites, ma vie aurait un sens ».

C'est ce que j'appelle l'Universalité sélective. Nous sommes pour la fraternité des peuples, à condition que les peuples soient nos petits frères cadets, un peu limités, à qui on doit apprendre à tenir leur fourchette et à détester les Américains. Si vous essayez de nous expliquer que votre pays a inventé l'imprimerie, la roue ou le vaccin contre la rage avant nous, on ne vous croira pas. On haussera les épaules en disant : « C'est possible, mais est-ce que vous l'avez fait avec du panache ? Est-ce que vous avez eu une révolution sanglante pour fêter ça ? Non ? Alors ça ne compte pas. C'est de la technique, pas de l'Art ».

Et c'est là que le bât blesse, cher public international. C'est là que vous avez envie de nous jeter des pierres (ou des produits dérivés de mauvaise qualité). Parce que le

Français ne se contente pas d'être arrogant, il est sincèrement persuadé qu'il vous rend service en étant au centre de la carte. On pense que si la France disparaissait, le reste du monde s'effondrerait instantanément dans un chaos de tongs, de bière tiède et de conversations constructives sans aucun sarcasme. Un monde sans France, pour nous, c'est un monde où tout le monde s'entend bien, et quelle horreur ce serait ! On s'ennuierait à mourir.

Nous sommes les gardiens du "Non". Le reste du monde dit "Yes We Can", "Si se puede", "Ja wohl". Nous, on regarde la carte, on voit vos pays en 240p, et on répond : "Bof. C'est pas terrible votre truc. Napoléon l'aurait fait en deux semaines, et avec des uniformes beaucoup plus classes."

Si vous voulez vraiment comprendre pourquoi la Terre entière veut nous frapper, regardez un Français essayer de placer la Suisse sur une carte. Pour lui, la Suisse n'est pas un pays souverain. C'est un coffre-fort avec des pistes de ski autour, posé là par erreur géographique parce qu'on avait besoin d'un endroit pour stocker l'argent du fisc. L'idée que les Suisses puissent avoir une opinion sur la géopolitique mondiale nous fait hurler de rire. "C'est mignon, le petit coffre-fort veut parler ! Regarde, il fait des trous dans son fromage, c'est adorable."

En résumé, la carte du monde vue de Paris, c'est un selfie de la Tour Eiffel avec un arrière-plan flou où l'on devine vaguement des pyramides, des gratte-ciels et quelques rizières, tous attendant désespérément qu'un touriste français vienne leur expliquer comment vivre.

Mais ne vous inquiétez pas. Cette myopie est notre plus grande faiblesse. C'est ce qui nous permet de partir en vacances à l'étranger sans jamais quitter la France dans notre tête. On emporte notre pain, notre mépris et notre exemplaire des *\*Misérables\**, et on regarde votre pays comme un documentaire animalier sur National Geographic. "Oh, regarde chérie, l'autochtone essaie de nous vendre un souvenir. C'est typique. Napoléon aurait adoré. Enfin, surtout s'il avait pu le fusiller."

Mais restez calmes. Ne nous frappez pas tout de suite. Car si la géographie nous échappe, il y a une chose que nous maîtrisons encore moins que l'emplacement de la Bolivie sur un globe terrestre : c'est le concept de "payer ce que l'on consomme".

Dans le prochain chapitre, nous allons plonger dans les abysses de la psyché française pour explorer un rituel plus complexe qu'une opération à cœur ouvert et plus violent qu'un match de rugby dans la boue : l'art de demander l'addition sans déclencher une émeute ou une crise existentielle chez le serveur. Préparez vos chéquiers, ou plutôt, préparez vos meilleures excuses pour ne pas les utiliser.

# Chapitre 3

## Le Syndrome du Correcteur Universel

Imaginez la scène. Un touriste américain, vêtu d'une chemise à fleurs qui agresse la rétine et d'un short cargo contenant assez de poches pour transporter l'intégralité des archives du Vatican, s'approche de vous sur le parvis de Notre-Dame. Il est en nage, il tremble, il a probablement perdu sa femme, ses enfants et sa dignité dans le RER B. Il vous regarde avec des yeux de biche prise dans les phares d'un 38 tonnes et articule péniblement :

— « Excusez-moi, monsieur... où est \*le\* Tour Eiffel ? »

À cet instant précis, un processus biologique fascinant se déclenche dans le cerveau du Français moyen. Ce n'est pas de l'empathie. Ce n'est pas l'envie d'aider son prochain. C'est un réflexe pavlovien hérité de siècles de dictature intellectuelle exercée par des vieillards en habit vert sous la coupole de l'Institut de France. Vous ne voyez pas un homme en détresse. Vous ne voyez pas un visiteur qui va dépenser trois mois de salaire en macarons industriels et en babioles en plastique. Non. Vous voyez une erreur de genre. Un crime contre la langue de Molière. Une tache sur le tapis de la civilisation.

Vous redressez l'échine. Vous prenez cet air pénétré que les neurologues appellent « la face du connard pédagogue » et vous tranchez, d'une voix aussi coupante qu'un couperet de 1793 :

— « \*La\*. \*La\* Tour Eiffel. C'est féminin. »

Le touriste cligne des yeux. Il s'en fout. Il veut juste savoir s'il doit tourner à gauche

pour voir la grosse structure en fer ou s'il doit continuer à errer jusqu'à ce que ses pieds saignent. Mais vous, vous n'avez pas fini. Oh que non. La géographie est une opinion, la grammaire est une religion. Vous l'immobilisez d'un geste de la main, comme on arrêterait un suspect en fuite.

— « Répétez après moi : \*La\* Tour Eiffel. On ne dit pas "le" tour, sauf si vous parlez d'un tour de magie ou du Tour de France, ce qui, au vu de votre indice de masse corporelle, semble fort improbable. »

Bienvenue dans le "Syndrome du Correcteur Universel". C'est notre super-pouvoir national, et c'est la raison principale pour laquelle, sur une échelle de 1 à 10 de l'amabilité mondiale, la France se situe quelque part entre un agent du fisc mal luné et un grand blanc affamé.

Voyez-vous, le Français ne communique pas pour échanger des informations. Il communique pour établir une hiérarchie. Dans notre esprit, si vous ne maîtrisez pas l'accord du participe passé avec l'auxiliaire avoir quand le complément d'objet direct est placé avant le verbe, vous n'êtes pas techniquement un être humain. Vous êtes un primate évolué qui a appris à porter des baskets, mais qui reste fondamentalement indigne de recevoir des indications routières.

C'est une forme de terrorisme linguistique passif-agressif. Ailleurs dans le monde, si vous essayez de parler la langue locale, les gens vous encouragent. En Italie, vous dites « Pizza ! » avec les mains, et on vous embrasse sur les deux joues en vous offrant un Limoncello. Au Mexique, vous bredouillez trois mots d'espagnol et on vous nomme parrain du petit dernier. En France, vous essayez de commander un café en utilisant le mauvais article et le serveur vous regarde comme si vous veniez de suggérer d'uriner sur la tombe du Soldat Inconnu.

— « Je voudrais \*un\* croissant, s'il vous plaît. »

— « Un quoi ? » fait le serveur, qui a parfaitement compris mais qui savoure votre

agonie.

— « Un... croissant ? »

— « Ah ! Un \*crrroissant\* ! » corrige-t-il avec un R si gras qu'on pourrait y faire frire des frites. « Il faut soigner l'accentuation, monsieur. On n'est pas au Texas ici. »

Le Syndrome du Correcteur Universel atteint son paroxysme avec le subjonctif. Le subjonctif est l'arme nucléaire de la langue française. Personne ne sait vraiment comment il marche, même pas nous, mais on l'utilise pour humilier l'étranger. C'est notre test de Turing à nous.

Imaginez un malheureux Japonais qui tente de vous demander son chemin vers le Louvre.

— « Il faut que je \*vais\* au musée... »

Le Français s'arrête net. Le temps se suspend. Les oiseaux cessent de chanter.

— « "Il faut que j'aïlle", mon ami. Subjonctif présent. On utilise le subjonctif après les expressions d'obligation. C'est la base. »

Le Japonais : « Mais... le musée ? C'est par où ? »

Le Français : « Peu importe où il est ! Ce qui compte, c'est que vous y \*alliez\* avec une syntaxe correcte ! Si vous arrivez devant la Joconde en disant "Je suis venu pour que je vois le tableau", les gardiens ont le droit constitutionnel de vous abattre sur place. C'est écrit dans la Déclaration des Droits de l'Homme, lisez les petites lignes. »

Nous sommes les seuls êtres au monde capables de laisser un homme mourir de soif dans le désert parce qu'il a dit « de l'eau » au lieu de « de l'eau, s'il vous plaî-t-il » (et encore, on discuterait sur l'inversion du sujet).

Pourquoi sommes-nous comme ça ? C'est un mélange complexe de complexe de supériorité et de traumatisme scolaire. En France, l'école n'est pas un lieu d'apprentissage, c'est un centre de dressage syntaxique. On nous a martyrisés pendant quinze ans avec des dictées de Pivot où la moindre virgule mal placée pouvait ruiner votre avenir professionnel. Résultat : nous sommes des chiens de garde

grammaticaux. On ne peut pas s'en empêcher. C'est une pathologie. Corriger un étranger, c'est notre manière de lui dire : « Je souffre de vivre dans un pays où il y a 47 terminaisons différentes pour le verbe "manger", alors il n'y a aucune raison pour que tu ne souffres pas aussi. »

Et le pire, c'est que nous sommes persuadés d'être utiles ! On se voit comme des missionnaires de la Civilisation (avec un grand C, parce qu'on adore les majuscules inutiles pour se donner de l'importance). On pense sincèrement que le touriste, une fois rentré dans son fossé à cause de nos indications cryptiques mais grammaticalement parfaites, se dira : « Quelle chance j'ai eue ! Je n'ai pas vu la Tour Eiffel, j'ai perdu mon portefeuille et je suis couvert de boue, mais grâce à cet aimable Parisien, je sais enfin que "poubelle" est un nom féminin. Ma vie a enfin un sens. »

Nous pratiquons ce qu'on pourrait appeler la "pédagogie du mépris". C'est un art délicat. Il faut savoir lever un sourcil exactement à 45 degrés au moment où l'interlocuteur commet l'impair. Il faut soupirer bruyamment pour bien signifier que son manque de vocabulaire nous inflige une douleur physique comparable à un calcul rénal.

Tenez, l'autre jour, j'ai vu une scène magnifique dans le Marais. Un touriste allemand, perdu, demande à un vieux monsieur :

— « Pardon, est-ce que vous \*pouvez\* me dire où est la rue des Rosiers ? »

Le vieux monsieur s'arrête, le toise, et répond :

— « "Pourriez". »

L'Allemand : « Pardon ? »

Le Français : « Le conditionnel de politesse, monsieur. On est en France. On ne demande pas si je \*peux\*, on demande si je \*pourrais\*. La capacité physique, je l'ai. La volonté sociale, elle, dépend de votre usage des modes verbaux. »

Et il est parti. Sans donner l'adresse. L'Allemand est probablement encore là-bas, en train de feuilleter un Bescherelle pour savoir s'il a le droit d'exister.

Mesdames et messieurs les étrangers, comprenez-nous. Pour nous, la France n'est pas un territoire, c'est une grammaire. Si vous écorchez un mot, vous envahissez notre pays. Vous piétinez nos plates-bandes de voyelles. Vous insultez nos ancêtres qui se sont battus pour que "nénuphar" puisse s'écrire avec un "ph" (avant que des traîtres ne décident de mettre un "f", mais c'est un autre débat qui a failli causer une deuxième guerre civile).

Alors, un conseil : si vous êtes perdus à Paris, n'essayez pas de parler français. Ne nous donnez pas cette satisfaction. Parlez anglais, parlez ouzbek, parlez par signes. Car dès que vous ouvrirez la bouche pour dire "Bonjour, je cherche \*le\* station de métro", vous ne trouverez jamais le métro. Vous trouverez juste un prof de français improvisé, arrogant et mal rasé, qui vous expliquera avec une joie sadique que le mot "métro" est masculin, mais que votre séjour chez nous, lui, est définitivement un échec.

Et si jamais vous finissez dans le fossé, ne vous inquiétez pas : on viendra vous corriger votre cri d'agonie. On ne dit pas "Aidez-moi !", on dit "Pourriez-vous m'apporter votre assistance, je vous prie ?"

Et n'oubliez pas le subjonctif, sinon, on vous laisse crever. C'est la règle.

# Chapitre 4

## La Grève : Notre sport national, votre cauchemar logistique

Si vous pensiez que le raffinement français s'arrêterait à la correction grammaticale de vos derniers râles d'agonie, c'est que vous n'avez jamais tenté de prendre un train un mardi de novembre. Bienvenue dans notre véritable sport national. Oubliez le football, oubliez la pétanque, oubliez même l'adultère institutionnalisé. En France, le seul domaine où nous atteignons une excellence quasi mystique, une performance qui ferait passer les All Blacks pour des amateurs de bilboquet, c'est la grève.

Mais attention, pas la petite grève de débutant, celle où on demande poliment une augmentation de 2 % avec un badge discret sur le revers du veston. Non. Chez nous, la grève est une performance artistique totale, une installation contemporaine à ciel ouvert qui nécessite une logistique de guerre pour obtenir une paralysie de paix.

Le monde entier nous regarde avec un mélange de terreur et de fascination, comme on observerait un type en train de s'auto-immoler pour protester contre le prix du briquet. Ils se demandent : « Comment font-ils ? Comment une poignée de types en gilets rouges, armés de trois merguez premier prix et d'une sono qui grésille, arrivent-ils à bloquer la cinquième puissance mondiale et, par effet domino, à foutre en l'air le planning de production d'une usine de microprocesseurs à Taïwan ? »

C'est là que réside notre génie.

Tout commence par l'autel de notre culte : le barbecue de chantier. C'est le cœur du réacteur. Si vous voyez de la fumée noire s'élever au-dessus d'un rond-point ou d'une entrée de dépôt RATP, ne cherchez pas l'incendie. C'est le signal de ralliement. Le Français ne manifeste pas à jeun. Il lui faut cette offrande sacrée : la merguez. La

merguez de manifestation est un objet fascinant. Elle est composée à 10 % de viande non identifiée et à 90 % de revendications sociales compressées. Elle est cuite sur des palettes de récupération dont les vernis toxiques ajoutent ce petit goût de "lutte des classes" si particulier. C'est notre potion magique. Un syndicaliste nourri à la merguez-frites peut tenir quatorze heures sous la pluie en hurlant des slogans rimant en "-ion" (oppression, démission, inflation, constipation), alors qu'un cadre dynamique s'effondre psychologiquement si son latte soja n'est pas à la bonne température.

Ensuite, il y a la bande-son. Pour paralyser un pays, il faut une ambiance. Et en France, l'ambiance est régie par une loi non écrite qui stipule que toute contestation sociale doit être accompagnée par l'intégrale de Jean-Jacques Goldman diffusée via des enceintes qui ont survécu à la chute du mur de Berlin. Pourquoi Goldman ? Parce qu'il y a une ironie sublime à bloquer des millions de travailleurs au son de « Il changeait la vie ». Oui, Jean-Jacques, on est en train de la changer, leur vie : ils vont passer six heures coincés sur l'A86 à respirer les pots d'échappement d'un camion de livraison de surgelés en se demandant s'ils vont être licenciés pour retard répété. C'est ça, la magie française : l'oppression joyeuse.

Et puis, il y a cette allergie constitutionnelle au mardi. Pourquoi le mardi ? Personne ne sait vraiment. Le lundi, on est trop fatigués d'avoir rien fait le week-end. Le mercredi, il y a les enfants. Le jeudi, c'est déjà presque le "pont" du vendredi. Le mardi est donc le jour idéal pour saboter l'économie européenne. C'est notre "Purge" à nous, sauf qu'au lieu de porter des masques de démons, on porte des chasubles fluo et on s'échange des blagues sur le prix du gasoil.

Si vous êtes un touriste étranger et que vous débarquez à Roissy un jour de grève, je vous conseille de rebrousser chemin immédiatement ou d'accepter votre sort de réfugié logistique. Vous verrez des scènes que même George Miller n'a pas osé filmer pour \*Mad Max\*. Des hordes de voyageurs en costume Hugo Boss, réduits à l'état de bêtes sauvages, tentant de pénétrer dans un RER B qui contient déjà la population

entière de la Creuse.

C'est là que le génie français de l'arrogance atteint son paroxysme. Car pendant que vous transpirez à grosses gouttes, écrasé contre la vitre du train avec le coude d'un comptable dans l'œil, le gréviste, lui, vous regarde avec une sorte de compassion méprisante. Il ne fait pas grève *\*contre\** vous, voyez-vous. Il fait grève *\*pour\** vous. Pour vos droits. Pour le futur de vos enfants. Même si vous êtes un touriste australien de passage pour trois jours, il se bat pour votre retraite à 60 ans. Et si vous osez vous plaindre que votre vol a été annulé, il vous répondra avec un haussement d'épaules gaulois : « Ah bah, c'est le mouvement social, Monsieur. Il faut savoir ce qu'on veut. »

Ce qu'on veut ? On veut juste aller à l'hôtel, Jacques ! Mais Jacques s'en fout. Jacques est en train de retourner ses merguez. Jacques est dans le "temps long" de l'Histoire.

Le plus beau, c'est l'exportation de notre chaos. Nous sommes les leaders mondiaux du "préavis de grève". C'est une forme d'art épistolaire. On n'arrête pas le travail brutalement, on prévient. On dit au monde : « Préparez-vous, dans trois jours, on débranche tout. » C'est un peu comme si un tueur en série vous envoyait un carton d'invitation pour votre propre assassinat, avec le menu du dîner et le choix de la musique. Les contrôleurs aériens français sont les maîtres absolus de ce jeu. À eux seuls, ils peuvent transformer le ciel européen en un parking géant. Un type dans une tour de contrôle à Brest décide qu'il est un peu trop fatigué pour regarder des points verts sur un écran, et soudain, un séminaire de vente à Munich est annulé, un mariage à Lisbonne est ruiné, et l'économie espagnole perd 0,4 point de PIB.

C'est notre arme de dissuasion massive. On n'a plus vraiment d'armée qui fait peur ? On a la CGT. On n'a plus de rayonnement industriel ? On a la capacité de bloquer les raffineries jusqu'à ce que les gens en viennent à s'entretuer pour trois litres de Sans Plomb 95.

Et ne croyez pas que nous, les Français qui subissons la grève, soyons plus malins. Nous sommes les complices de ce syndrome de Stockholm géant. Le matin d'une grève, le Français se lève avec une sorte d'excitation perverse. Il allume la radio pour écouter le "point trafic" comme on écouterait les résultats du Loto.

« 400 kilomètres de bouchons ? Oh là là, ça va être terrible ! » dit-il avec un sourire gourmand en préparant son thermos de café. Il sait qu'il va passer quatre heures dans sa Peugeot à insulter la terre entière, mais au fond de lui, il est fier. Il se dit que si le pays est bloqué, c'est qu'il existe encore. C'est notre manière de prouver au monde que nous sommes ingouvernables, et donc, par extension, libres.

C'est une forme de liberté très particulière, certes. C'est la liberté d'empêcher les autres de circuler. C'est la démocratie vue par le prisme d'un piquet de grève : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous ne puissiez pas aller travailler pour le dire. »

Alors, chers voisins, chers "partenaires européens", quand vous nous voyez défiler dans les rues avec nos ballons géants en forme de poings levés et nos sonos qui hurlent du Goldman, ne nous jugez pas trop vite. Ne nous demandez pas pourquoi on râle. On ne sait plus très bien nous-mêmes. On râle parce qu'on est Français, et qu'en France, le silence est une démission.

Si un jour vous vous retrouvez bloqués à la Gare du Nord, sans train, sans information, et entourés de gens qui semblent trouver la situation tout à fait normale, ne paniquez pas. Cherchez l'odeur de la merguez. Suivez la fumée. Trouvez le type avec la chasuble la plus sale. Proposez-lui une cigarette. Ne demandez pas l'heure de départ du prochain train, c'est une question de débutant qui trahit votre manque de culture métaphysique. Demandez-lui plutôt ce qu'il pense de la "pénibilité du travail".

S'il vous répond avec un soupir qui semble porter toute la misère du monde,

installez-vous. Vous êtes chez nous. Le voyage est terminé, mais l'expérience, elle, ne fait que commencer. Et surtout, n'oubliez pas : si vous devez protester contre la grève, faites-le avec un subjonctif parfait. Parce que se faire évacuer par les CRS, c'est une chose. Se faire évacuer par des CRS qui vous méprisent parce que vous avez confondu "quoique" et "quoi que", c'est une humiliation dont vous ne vous remettrez jamais.

Bienvenue en France. On est fermés, mais on vous aime quand même. Enfin, non, on ne vous aime pas, mais on aime le fait que vous soyez là pour nous regarder ne rien faire. C'est ça, la vraie grandeur.

## Chapitre 5

### **Le Fromage de la Discorde : Votre 'Cheddar' est un crime de guerre**

Asseyez-vous. Prenez une chaise, mais ne vous installez pas trop confortablement, car ce que je vais vous dire risque de provoquer chez vous une indigestion diplomatique.

Le Français est un être paradoxal qui a érigé l'arrogance au rang de discipline olympique, et son terrain de jeu favori n'est pas le stade, mais l'assiette. Si vous voulez comprendre pourquoi le reste du monde rêve secrètement de nous envoyer des missiles plutôt que des touristes, il ne faut pas regarder nos déclarations à l'ONU, mais la tête d'un Parisien à qui l'on vient de servir un burger avec une tranche de « fromage » orange fluo dans un dinner du Wisconsin.

Pour un Français, cette tranche de plastique thermomoulée n'est pas un aliment. C'est une insulte personnelle. C'est un crachat sur la tombe de Pasteur. C'est un crime contre l'humanité qui mérite un passage immédiat devant la Cour Pénale Internationale de La Haye, avec une condamnation à perpétuité dans une cave humide de l'Aveyron. Et pourtant, ce même Français, qui frôle l'AVC devant un bloc de Cheddar industriel, va s'enfiler avec un plaisir presque érotique un morceau de Roquefort tellement moisi qu'il pourrait servir d'arme biologique dans une guerre de tranchées.

C'est là que réside notre génie, ou notre folie furieuse : nous sommes les seuls êtres humains capables de regarder une moisissure verdâtre, gluante, qui dégage une odeur de vestiaire après un match de rugby sous la pluie, et de dire avec un sérieux papal : « Oh là là, il est parfaitement affiné, on sent bien la note de noisette et l'étable en fin de bouche. »

Notez le vocabulaire. On ne dit pas que ça pue. On dit que c'est « puissant ». On ne dit pas que c'est périmé. On dit que c'est « de caractère ». Si votre nourriture ne tente pas activement de s'échapper de l'assiette ou de vous donner une septicémie foudroyante, nous considérons que c'est du snack pour enfant mal élevé. Pour nous, le goût commence là où l'hygiène s'arrête.

Mais le vrai problème, ce qui rend le monde entier absolument furieux à notre égard, c'est notre incapacité chronique à fermer notre gueule quand nous sommes invités à l'étranger. Posez un Français devant un plat de pâtes au ketchup aux États-Unis, et vous assisterez à une performance de théâtre tragique digne de la Comédie-Française. Le sourcil se lève, la lèvre se tord dans un mépris qui pourrait pétrifier une armée de Méduse, et le soupir... Ah, le soupir français. C'est un son qui contient cinq mille ans de civilisation méprisante. C'est un bruit qui dit : « Tes ancêtres étaient encore en train de se taper dessus avec des silex que les miens inventaient déjà la sauce hollandaise, et regarde ce que tu fais de cet héritage, espèce de barbare. »

Nous avons ce snobisme chevillé au corps. Nous sommes capables de critiquer la cuisine d'un pays qui nous accueille alors que nous-mêmes, rappelons-le pour les distraits, mangeons des escargots. Des gastéropodes. Des trucs baveux qui traînent dans la terre et que tout le monde évite de piétiner par peur de salir ses chaussures. Nous, on les ramasse, on les noie dans trois tonnes d'ail et de beurre (parce que même nous, on sait que sans l'ail, c'est juste manger un pneu mou) et on appelle ça de la « haute gastronomie ».

Et les cuisses de grenouilles ? On en parle ? Quel processus mental a bien pu traverser l'esprit du premier Français qui s'est dit : « Tiens, cet amphibien qui vit dans la vase a l'air délicieux, je vais lui arracher les jambes et les faire revenir avec un peu de persil » ? C'est un comportement de tueur en série, mais comme c'est servi dans de la porcelaine de Limoges avec un verre de Chablis, ça devient une preuve de raffinement extrême.

Le monde nous déteste parce que notre snobisme est une forteresse imprenable. Si vous nous dites que notre fromage pue les pieds de cadavre, nous vous répondrons avec un sourire condescendant que votre palais est « immature » ou « corrompu par le sucre ». Nous avons inventé le concept de « terroir » pour justifier le fait que nous mangeons des choses que même un rat affamé dans un égout de New York regarderait avec suspicion. Le terroir, c'est l'art de vous faire payer cinquante euros pour un truc qui a fermenté dans une grotte avec des acariens, en vous expliquant que c'est le « goût de la terre ».

Et le pire, c'est que ça marche. On a réussi à convaincre la planète entière que si vous ne ressentez pas une légère brûlure de l'œsophage en mangeant un morceau de claqueret, c'est que vous n'avez pas d'âme.

Regardez l'Américain moyen. Il veut juste être aimé. Il vous sert un « Cheese-Wiz » avec un enthousiasme de Golden Retriever. Il pense sincèrement vous faire plaisir en vous montrant cette bombe aérosol remplie d'une substance jaune néon qui n'a jamais croisé une vache de sa vie. Et là, le Français intervient. Il ne se contente pas de refuser. Il entame un cours magistral sur la dénaturation des protéines lactiques et la tragédie de la pasteurisation à outrance. Il traite l'hôte de criminel de guerre culinaire. Il demande si on peut avoir du pain, « du vrai, pas cette éponge à vaisselle sucrée que vous appelez 'bread' ».

C'est pour ça que vous voulez nous frapper. Parce que nous sommes insupportables. Nous sommes ce mec en soirée qui corrige votre prononciation alors que vous êtes en train de lui raconter que votre chien est mort.

Imaginez la scène : un dîner international. L'Italien apporte ses pâtes (on tolère, c'est les cousins, même si on sait qu'on fait mieux la sauce), le Japonais apporte ses sushis (on respecte la technique, mais on cherche désespérément où est le fromage), et l'Américain arrive avec son Cheddar. Le Français, lui, n'a rien apporté à part son

arrogance et une bouteille de vin qu'il va garder pour lui parce que « vous ne sauriez pas l'apprécier ». Il regarde le Cheddar. Il prend une fourchette, le pique avec le dégoût d'un biologiste examinant une nouvelle forme de bactérie fécale, et lance :  
— « C'est pour caler une table ou c'est pour manger ? »

Le silence s'installe. L'Américain a envie de pleurer. L'Anglais, qui mange des toasts à la marmelade (une autre abomination que nous devrions étudier en laboratoire), essaie de détendre l'atmosphère. Et là, le Français achève tout le monde :  
— « Enfin, je ne vous en veux pas. C'est une question d'éducation. On ne peut pas demander à un peuple qui a inventé le Coca-Cola de comprendre la subtilité d'un camembert au lait cru coulant à cœur. C'est comme demander à un aveugle de commenter un coucher de soleil sur la Loire. »

Et voilà. La guerre est déclarée. Pas pour des ressources pétrolières, pas pour des territoires frontaliers, mais parce qu'on a refusé de reconnaître qu'une tranche de fromage orange avait le droit d'exister.

Nous vivons dans une dictature du goût où nous sommes les seuls juges, les seuls jurés et les seuls bourreaux. Et si vous nous faites remarquer que manger des tripes frites dans du gras de porc (l'andouillette, cette poésie du colon rectal) est peut-être un peu excessif, nous vous regarderons avec cette pitié infinie réservée aux gens qui n'ont jamais lu Proust ou qui pensent que le vin rouge se boit avec des glaçons.

Parce qu'au fond, pour nous, la gastronomie n'est pas faite pour nourrir. Elle est faite pour établir une hiérarchie sociale. Si vous arrivez à manger un truc qui sent la mort et qui coûte le prix d'un iPad sans vomir, vous faites partie de l'élite. Si vous préférez un truc qui a bon goût et qui ne nécessite pas un vaccin contre le tétanos avant la première bouchée, vous êtes un barbare.

Bienvenue dans notre monde. Un monde où l'on préfère mourir d'une intoxication alimentaire certifiée AOC plutôt que de survivre avec un sandwich triangle. Un

monde où votre "Cheddar" n'est pas un aliment, mais une preuve de votre déchéance morale. On ne vous aime pas, on vous juge, et on le fait avec une haleine qui pourrait terrasser un bœuf. C'est ça, l'exception culturelle. Maintenant, passez-moi le pain, le vrai, et poussez cette horreur orange avant que je n'appelle la gendarmerie.

# Chapitre 6

## L'Anglais : 'I speak wall very well'

Regardez-vous. Observez cette moue dubitative que vous arborez dès qu'un type en short beige et chaussettes montantes s'approche de vous avec un plan de Paris à la main. Vous sentez cette petite décharge d'adrénaline ? Ce n'est pas de l'envie d'aider. C'est le plaisir sadique de savoir que, dans trente secondes, cet homme va vivre le moment le plus humiliant de sa lune de miel.

Parce que le Français ne « parle » pas anglais. Le Français pratique une forme d'autodéfense linguistique qui consiste à traiter la langue de Shakespeare comme un paillason sur lequel on s'essuie les pieds après avoir marché dans une crotte de caniche sur le trottoir de la rue de Rivoli.

Pour nous, l'anglais n'est pas un outil de communication. C'est une agression. C'est une langue conçue par des gens qui ont manifestement trop de patates chaudes dans la bouche et qui ont décidé, un jour de brouillard particulièrement épais, que « Knight » devait s'écrire avec un K et un G alors qu'on ne prononce que le N. C'est de la provocation pure et simple. Et face à la provocation, la France a une doctrine militaire très claire : le mépris, le silence, ou le hurlement.

Prenez l'éducation nationale. Nous passons tous sept ans, de la sixième à la terminale, enfermés dans une salle qui sent la craie et le désespoir, à écouter une dame nommée Madame Leguennec, qui n'a jamais dépassé Douvres, nous expliquer que « Brian is in the kitchen ». Sept ans. Pour quel résultat ? Le jour où on croise un véritable anglophone, on est incapable de lui indiquer la direction de la cuisine. On bafouille un « I... am... a... baguette » et on s'enfuit en courant vers la boulangerie la plus proche pour se rassurer sur notre identité.

Mais le vrai génie français, notre arme nucléaire diplomatique, c'est le refus de l'effort.

Imaginez la scène. Un Texan de deux mètres de haut, portant un chapeau qui pourrait abriter une famille de réfugiés et un accent qui ressemble à un moteur diesel qui broute, s'approche de vous.

« Excuse me, sir, could you tell me where the Louvre is? »

Là, le Français moyen a un processus mental fascinant. Il comprend « Louvre ». C'est tout. Le reste, c'est du bruit blanc. Mais au lieu d'utiliser ses mains ou de sortir son téléphone, il décide d'appliquer la Méthode.

La Méthode consiste à croire dur comme fer que si l'étranger ne comprend pas le français, c'est uniquement parce qu'on ne lui a pas crié dessus assez fort.

« LE LOUVRE ? C'EST LÀ-BAS ! TU VOIS ? LÀ ! BAAAS ! »

Le Texan recule, terrifié. Il pense qu'il vient de déclencher une déclaration de guerre ou qu'il a insulté la mère de son interlocuteur.

« I'm sorry, I don't understand... »

Le Français, exaspéré, monte d'un octave, les veines du cou saillantes :

« MAIS C'EST PAS POSSIBLE D'ÊTRE AUSSI CON ! LE. MUSÉE. TU MARCHES. TOUT DROIT. LES TABLEAUX ! LA JOCONDE ! SOURIRE ! PAS DE SOURIRE ! »

À ce stade, le Texan est prêt à donner son portefeuille et les codes nucléaires de Houston juste pour qu'on arrête de lui postillonner dessus en AOC. C'est ça, la puissance de la France. On n'apprend pas les langues étrangères, on les terrorise jusqu'à ce qu'elles s'excusent d'exister.

Pourquoi ferions-nous un effort, d'ailleurs ? Nous sommes les héritiers de la langue diplomatique. Jusqu'en 1919, si vous vouliez signer un traité international sans passer pour un paysan qui cultive des navets, vous deviez le faire en français. L'anglais, c'est

la langue de la logistique, du commerce et des gens qui mangent de la gelée à la menthe. Le français, c'est la langue de l'amour, de la philosophie et des gens qui savent faire la différence entre un camembert coulant et un crime contre l'humanité.

Apprendre l'anglais, pour un Français, c'est un déclassement social. C'est comme demander à un chef étoilé de préparer un Big Mac. On peut le faire, techniquement, mais on va le faire avec une telle mauvaise volonté que le client va finir par s'excuser d'avoir faim.

D'ailleurs, quand un Français décide vraiment de parler anglais, c'est encore pire. On ne « parle » pas anglais, on le colonise. On garde notre syntaxe, notre arrogance et surtout, notre absence totale de « H » aspirés.

« I 'ave an 'oliday in 'Yères with my 'usband. »

Pour un Anglais, on dirait qu'on est en train d'étouffer avec une arête de poisson. Pour nous, c'est le summum de l'élégance. On appelle ça le « French Accent », et on a réussi à convaincre le reste de la planète que c'était sexy, alors que c'est juste de la paresse buccale généralisée. On refuse de bouger la langue de plus de deux millimètres parce que ça fatiguerait nos muscles zygomatiques déjà très occupés à faire la gueule.

Et que dire de notre rapport aux mots anglais ? Nous avons une académie de vieillards en costume vert dont le seul but dans la vie est d'inventer des mots que personne n'utilisera jamais pour remplacer les anglicismes. Ils veulent qu'on dise « ordiphone » au lieu de « smartphone ». « Ordiphone ». Ça sonne comme une maladie de la prostate. Ils veulent qu'on dise « la toile » au lieu de « le web ». On dirait qu'on va aller chasser des mouches alors qu'on veut juste regarder des vidéos de chats qui tombent d'un canapé.

Mais attention, si un étranger fait l'erreur d'utiliser un mot français dans une phrase anglaise, on devient des terminators de la grammaire.

Le touriste : « I'd like a "croissant", please. » (prononcé avec un 'r' américain qui

ressemble à un aboiement).

Le serveur : (s'arrête net, pose son plateau, le regarde comme s'il venait de déterrer la dépouille de De Gaulle) « On dit : CROIS-SANT. Avec le nez. Vous sentez le "AN" ? C'est nasal. Refaites-le. »

Le touriste : « Cruasong ? »

Le serveur : « Sortez. »

C'est là que réside notre supériorité : nous exigeons une perfection que nous n'avons aucune intention de réciproquer. On peut massacrer le verbe « to be » pendant quarante ans, c'est du charme. Vous écorchez le mot « ratatouille » ? C'est un incident diplomatique qui mérite une résolution de l'ONU.

Le plus beau, c'est notre gestion du « Business English ». Dans les bureaux de la Défense, des cadres dynamiques qui portent des costumes trop serrés se réunissent pour faire des « brainstormings » afin de « checker » les « feedbacks » du « reporting ». Ils pensent être à Wall Street. En réalité, ils parlent une langue qui n'existe nulle part ailleurs, une sorte de patois corporatiste où « ASAP » se prononce « Azap » et où « Briefing » devient « Brifingue ». Si un vrai New-Yorkais entrait dans la salle, il penserait qu'il est tombé sur une secte qui pratique un rituel vaudou à base d'Excel.

C'est ça, le message qu'on envoie au monde : « On vous comprend, mais on ne veut pas que vous sachiez qu'on vous comprend. » On préfère vous voir galérer avec votre dictionnaire, transpirer de peur à l'idée de demander où se trouvent les toilettes, pour finalement vous répondre dans un anglais parfait une fois que vous êtes au bord des larmes. Juste pour vous montrer que si on voulait, on pourrait. Mais on ne veut pas.

Parce que le jour où on parlera tous anglais, on sera comme tout le monde. On sera banals. On sera... des Belges (pardon, les Belges, on vous aime, mais vous faites des efforts, et c'est votre plus grand défaut).

Tant que nous hurlerons « TAXI ! TAXI ! » plus fort qu'un moteur d'avion à un

chauffeur qui nous regarde déjà, tant que nous prononcerons « Youtube » comme si c'était un type de fromage de chèvre, et tant que nous considérerons que mettre un « S » à la fin de « People » est un acte de résistance culturelle, la France restera la France.

Un pays magnifique, fier, et absolument incompréhensible. Un pays où, si vous demandez votre chemin, on vous répondra par une dissertation sur l'existentialisme de Sartre, en français, à 110 décibels. Et si vous n'êtes pas contents, apprenez notre langue. Elle est très simple : il y a environ 452 exceptions par règle, la moitié des lettres ne se prononcent pas, et si vous vous trompez de genre pour une table, on vous brûle sur la place publique.

Bonne chance. Et surtout, n'oubliez pas : "I speak wall very well". C'est-à-dire que je parle aux murs. Et les murs, au moins, ils ne répondent pas avec un accent texan.

# Chapitre 7

## **Râler : Le seul carburant qui ne connaît pas l'inflation**

Prenez un Français, téléportez-le sur une plage des Maldives, installez-le sur un transat en fibre de soie tressée par des vierges vestales, et mettez-lui entre les mains un cocktail à 40 euros (offert par la maison). Le soleil caresse sa peau avec la douceur d'un poème de Rimbaud, le sable est si blanc qu'il ferait passer de la neige pour du charbon, et le clapotis de l'eau est calé sur le rythme cardiaque d'un moine bouddhiste en pleine lévitation.

Que va-t-il se passer dans les trente secondes ?

Il va froncer les sourcils. Il va réajuster ses lunettes de soleil avec un petit claquement de langue agacé. Et là, le verdict va tomber, définitif, tranchant comme une guillotine un matin de brume : « C'est quand même vachement blanc, le sable, non ? Ça agresse la rétine. Et le cocktail... je sais pas, la glace est trop froide, j'ai l'impression qu'ils essaient d'anesthésier le manque de rhum. Quant au serveur, il a mis quatre minutes pour faire dix mètres. À ce rythme-là, j'ai le temps de choper un cancer de la peau avant de boire la première gorgée. C'est limite. Franchement, c'est limite. »

Bienvenue en France. Ou plutôt, bienvenue dans le cerveau d'un Français, cet organe complexe dont la fonction principale n'est pas de maintenir les fonctions vitales, mais de trouver la faille dans la perfection.

Voyez-vous, le reste du monde a des hobbies. Les Américains ont le base-ball et le développement personnel (deux manières différentes de courir après quelque chose qu'ils n'attraperont jamais). Les Japonais ont le karaoké et l'art de s'excuser d'exister. Les Brésiliens ont le football et la chirurgie esthétique. Nous, nous avons le

râle. Mais attention, pas la plainte basse, misérable et geignarde du perdant. Non. Nous pratiquons le râle olympique, le râle de compétition, le râle comme art de vivre et, surtout, comme unique rempart contre l'effondrement de notre civilisation.

Le Français ne râle pas parce qu'il est malheureux. Au contraire ! Le Français râle pour vérifier qu'il est vivant. C'est notre cogito à nous : « Je râle, donc je suis (mieux que toi). »

Dans un monde où le prix de l'essence fluctue plus vite que l'humeur d'un adolescent bipolaire, où le beurre devient un produit de luxe et où l'électricité coûte bientôt le prix d'un rein sur le dark web, le râle est la seule ressource naturelle inépuisable du pays. C'est le seul carburant qui ne connaît pas l'inflation. Mieux encore : plus les temps sont durs, plus la qualité de notre râle s'affine. On ne râle plus par habitude, on râle par expertise. On devient des sommeliers du mécontentement.

« Vous avez goûté cette réforme des retraites ? Un peu jeune, manque de rondeur en bouche, avec une note de mépris gouvernemental assez persistante en fin de palais. Je lui préfère la grève des cheminots de 95, c'était plus charpenté, plus authentique. »

Pourquoi le monde entier veut-il nous frapper ? Parce que nous possédons ce talent insupportable de transformer n'importe quel moment de bonheur pur en une opportunité de débat syndical interne. Pour un étranger, la satisfaction est un état d'arrivée. Pour un Français, la satisfaction est un état suspect. Si tout va bien, c'est que quelque chose ne va pas. Si le service est rapide, c'est qu'on nous pousse à la consommation. Si le soleil brille, c'est la preuve irréfutable du réchauffement climatique et c'est sûrement la faute de la mairie. Si le cocktail est gratuit, c'est probablement qu'il est fait avec de l'alcool de bois et qu'on va finir aveugle d'ici le dessert.

Le Français est le seul être humain capable de gâcher ses propres vacances par souci de rigueur intellectuelle.

Prenons cet exemple classique du service « un peu lent ». Pour un Américain, un serveur qui arrive après dix minutes est une tragédie nationale qui mérite un procès et un remboursement intégral. Pour un Français, c'est une opportunité. C'est le moment où il peut enfin se tourner vers sa femme, lever les yeux au ciel et lancer ce petit bruit de succion entre les dents — le fameux « tsss » — qui signifie : « Nous sommes entourés d'incompétents, et je suis le seul à m'en rendre compte. » Ce moment-là est plus délicieux que n'importe quel plat de pâtes al dente. C'est une validation de sa supériorité morale. En râlant contre la lenteur du service, le Français s'établit comme un esthète du temps, un aristocrate de l'attente, un homme qui connaît la valeur de chaque seconde, même s'il prévoit de passer les trois prochaines heures à ne rien faire d'autre que de fumer des cigarettes en regardant les gens passer avec un air de dédain souverain.

Et la glace ? « Trop froide ». C'est mon argument préféré. C'est le sommet de l'acidité française. C'est une plainte qui défie les lois de la physique. Par définition, la glace \*doit\* être froide. Mais pour un Français, c'est une agression. C'est une preuve de manque de subtilité. « Ils n'ont aucun respect pour le produit. La glace doit être à une température de -4,2 degrés pour permettre aux arômes de s'exprimer, là, à -8, ça paralyse les papilles. C'est de la cuisine de barbare. »

On nous reproche d'être arrogants ? Non, nous sommes juste des auditeurs de l'existence. La vie nous présente un spectacle, et nous mettons une note de 2/10 sur TripAdvisor parce que les rideaux étaient mal repassés.

Si vous voulez comprendre la France, regardez une file d'attente à la boulangerie le dimanche matin. Tout le monde a ce qu'il veut : du pain chaud et des viennoiseries au beurre. Mais regardez bien les visages. Ils ne sont pas radieux. Ils sont tendus. Pourquoi ? Parce que la boulangère a osé servir une baguette « trop cuite » à la dame devant, et que cela a déclenché un débat métaphysique sur la croûte qui a duré trois minutes de trop. Tout le monde râle. Celui qui attend râle contre celui qui achète,

celui qui achète râle contre le prix, et la boulangère râle contre le pétrin. C'est une symphonie. C'est le moteur de la nation.

C'est ce qui nous rend invincibles. Un pays qui n'est jamais satisfait est un pays qu'on ne peut pas endormir. Essayez d'instaurer une dictature en France : au bout de trois jours, le dictateur démissionne parce que les gens manifestent non pas pour la liberté, mais parce que l'uniforme des gardes est « d'un goût douteux » et que le couvre-feu tombe pile pendant l'heure de l'apéro.

Nous sommes les seuls à pouvoir transformer un cocktail gratuit sous les tropiques en une épreuve existentielle. Et c'est pour ça que la Terre entière veut nous frapper. Ils nous envient. Ils aimeraient avoir ce détachement sublime qui permet de regarder un coucher de soleil sur Bora-Bora et de dire : « Mouais, c'est un peu trop orange, ça manque de nuances de pourpre. Et puis il y a trop de sable. Ça se glisse partout, c'est une horreur ergonomique. »

Alors, la prochaine fois que vous croiserez un Français qui se plaint que son champagne est « trop pétillant » ou que le paradis est « un peu bruyant à cause des harpes », ne le frappez pas tout de suite. Comprenez qu'il est en train de brûler son carburant. Il est en train de maintenir la pression de sa chaudière interne. Sans ce rôle, il s'évaporerait. Il deviendrait... un touriste comme les autres. Et ça, c'est la seule chose qu'il ne pourrait pas supporter.

Parce que, quitte à être au paradis, autant que ce soit selon nos conditions. Et nos conditions sont simples : c'est pas mal, mais on aurait pu mieux faire. Surtout sur le temps d'attente. Tsss. Finissez votre verre, la glace est en train de fondre, c'est dégoûtant, on dirait de la soupe. Franchement, dans un établissement de ce standing, c'est inadmissible.

# Chapitre 8

## Le Mythe du French Lover (et la réalité du relou)

Regardons-nous dans le blanc des yeux, ou plutôt, regardez-nous à travers le filtre sépia d'une publicité pour parfum Chanel : nous avons commis le plus grand casse du siècle. Oubliez la Casa de Papel, oubliez l'arnaque au président. Le véritable crime organisé, à l'échelle planétaire, c'est d'avoir réussi à faire croire à des milliards de personnes que l'homme français est le summum de la sensualité, une sorte de mélange entre un poète maudit, un sommelier de génie et un amant infatigable capable de vous réciter du Baudelaire en débouchant un Château-Margaux avec les dents.

C'est un mensonge. Une mystification industrielle. Un crime contre l'humanité romantique.

Le monde entier nous imagine comme une armée de Brad Pitt en marinière, déambulant sur les quais de Seine avec une baguette sous le bras et un regard chargé de promesses érotiques. La réalité ? La réalité, c'est Jean-Kevin, 28 ans, qui porte un jogging en peau de pêche, une sacoche en bandoulière qui contient probablement trois briquets volés et un demi-kebab sauce samouraï, et dont la technique de sépulture consiste à vous siffler comme un caniche égaré depuis le haut d'un escalator à Châtelet-Les Halles.

Comment en est-on arrivé là ? C'est simple : le marketing. La France n'exporte pas seulement du fromage et des avions de chasse, elle exporte du fantasme de contrebande. On a vendu au reste de l'humanité l'image du "French Lover", ce personnage éthéré, mystérieux, qui ne transpire jamais et qui possède une compréhension innée du point G et de l'accord mets-vins. Le résultat, c'est que

chaque année, des milliers de touristes débarquent à Roissy avec l'espoir secret de vivre une romance à la \*Amélie Poulain\*. Elles s'attendent à rencontrer un homme qui leur dira : « Ton regard est un océan de mélancolie dans lequel j'aimerais noyer mes certitudes. »

À la place, elles tombent sur un type qui leur dit : « Eh mademoiselle, t'as pas un 06 ? T'es trop charmante, wallah, pourquoi tu traces ? Tu te prends pour qui, la Reine d'Angleterre ? »

L'écart entre le mythe et la réalité est si vaste qu'on pourrait y loger la dette publique de la Grèce. Le French Lover, c'est Alain Delon dans \*La Piscine\*. Le Français moyen, c'est un type qui râle parce que la clim fait trop de bruit et qui porte des sandales avec des chaussettes dès que la température dépasse les 22 degrés.

Analysons de plus près la pathologie du "Relou", cette version locale et beaucoup plus fréquente du séducteur. Le Relou ne séduit pas, il assiège. Il ne cherche pas à plaire, il cherche à épuiser. Sa stratégie est celle de l'usure. C'est le mec en terrasse qui vous fixe avec l'insistance d'un prédateur ayant repéré un boiteux dans le troupeau de gnous, tout en s'insérant une frite dans la narine par inadvertance.

Le Relou français a une particularité : il est persuadé d'être irrésistible, même quand il est en train de perdre ses cheveux ou de débattre du prix du gasoil. C'est l'arrogance au service du néant. Aux États-Unis, si un mec te drague mal, il est juste gênant. En France, s'il te drague mal, il t'explique que c'est parce que tu n'as pas la maturité intellectuelle pour comprendre sa démarche déconstructionniste de la parade nuptiale. « Ah, tu ne veux pas boire un verre ? C'est typique du conditionnement bourgeois de la femme moderne qui refuse l'imprévu métaphysique. » Non, Jean-Michel, c'est juste que tu as une tache de moutarde sur ton col et que tu sens le tabac froid.

C'est là que réside le génie du mâle français : transformer sa lourdeur en une forme de supériorité culturelle. Quand on ne parvient pas à pécho, on ne se remet pas en

question. On décrète que la cible manque de panache. On invente le concept de "la séduction à la française", qui est en fait un terme poli pour désigner le fait de harceler quelqu'un jusqu'à ce qu'il accepte de vous donner son numéro de téléphone juste pour que vous arrêtiez de parler de la filmographie de Godard.

Et parlons de la technique dite de "l'intellectualisation du malaise". Le French Lover est censé être un artiste de la conversation. Dans les films, il vous emmène dans un café de Saint-Germain-des-Prés et vous parle de l'absurdité de l'existence. Dans la vraie vie, il vous emmène dans un bar PMU qui sent l'eau de Javel et vous explique pendant quarante minutes pourquoi son ex était une psychopathe, tout en essayant de vous impressionner en citant une phrase de Nietzsche qu'il a lue sur un pot de yaourt bio.

Le plus tragique dans cette histoire, c'est que le monde entier nous croit encore. Les Américains pensent que nous passons nos journées à faire l'amour sur des tapis en peau de bête devant une cheminée, en mangeant des macarons. Ils ne savent pas que l'activité préférée du Français moyen consiste à regarder des émissions de télé-réalité en slip tout en se demandant s'il reste assez de liquide vaisselle pour nettoyer l'assiette de pâtes de la veille.

Le mythe survit grâce au cinéma. Merci, le septième art, d'avoir casté des types comme Gaspard Ulliel ou Louis Garrel pour jouer des Français. C'est comme si pour représenter la faune australienne, on ne montrait que des koalas mignons et jamais les araignées de la taille d'une assiette qui vous attendent sous le canapé. Nous sommes les araignées, mesdames et messieurs. Nous sommes ces créatures un peu poilues, imprévisibles, et capables de vous faire sursauter au moment où vous vous y attendez le moins par une remarque désobligeante sur votre façon de prononcer "croissant".

Il y a aussi cette légende de la galanterie. « Ah, les Français, ils ouvrent la porte, ils payent l'addition... » Laissez-moi rire. En France, la galanterie est souvent utilisée comme une monnaie d'échange agressive. Un mec va vous tenir la porte, et si vous ne

lui lancez pas un regard éploré de gratitude éternelle doublé d'une promesse de mariage, il va marmonner « Connasse » entre ses dents. C'est la galanterie transactionnelle. Je suis poli pendant trois secondes, donc tu me dois ton attention pour les trois prochaines heures.

Et l'hygiène ? Parlons-en. Le French Lover est censé sentir le vétiver et le bois de santal. En réalité, le Français considère que le parfum est une alternative viable à la douche. C'est le principe du "cache-misère". On superpose les couches. On a inventé le concept de la toilette de chat, mais avec l'ego d'un lion. On arrive au rendez-vous avec l'odeur d'un type qui a traversé Paris à vélo sous la pluie, mais on vous regarde comme si on était le cadeau de Dieu à la féminité.

Le pire, c'est que même quand on essaie d'être romantiques, on foire lamentablement parce qu'on ne peut pas s'empêcher d'être nous-mêmes : des râleurs professionnels. Imaginez la scène : le type a enfin réussi à emmener sa conquête devant la Tour Eiffel. C'est le moment. Les lumières scintillent. La musique s'élève (dans sa tête). Il s'approche pour le baiser fatidique... et là, il s'arrête net.

« Franchement, ils pourraient changer les ampoules, celle-là elle clignote un peu trop, c'est hyper agressif pour la rétine. Et regarde ces touristes, ils gâchent la perspective. On peut pas avoir un moment d'intimité dans cette ville de merde ? »

Et voilà. Le French Lover s'est évaporé, remplacé par le Français de base, celui qui trouve que même l'extase a un goût de tiède.

Pourquoi la Terre entière veut nous frapper ? Parce que nous leur avons vendu une affiche de film, et qu'ils se retrouvent avec le making-of filmé avec un Nokia 3310. Parce qu'on continue de prétendre qu'on est les rois de l'amour alors qu'on est juste les champions du monde de l'insistance lourdingue et de la drague de métro.

Alors, un conseil aux étrangers qui nous lisent : si vous voyez un Français s'approcher de vous avec un regard ténébreux et une mèche rebelle, ne sortez pas votre carnet de poésie. Vérifiez votre sac à main, demandez-vous s'il n'essaie pas de vous gratter une

cigarette, et surtout, ne le laissez pas vous expliquer la différence entre l'existentialisme et le nihilisme. C'est un piège. Il veut juste que vous payiez sa bière parce qu'il a "oublié son portefeuille dans son autre veste, celle en velours côtelé, tu vois, c'est très chic mais pas pratique".

Le French Lover n'existe pas. C'est une invention du ministère du Tourisme pour compenser le fait que le service dans nos restaurants est le plus exécrable de la galaxie. On vous offre du rêve pour que vous ne remarquiez pas que la soupe est froide et que le serveur vous déteste personnellement, vous et toute votre lignée sur trois générations.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller mettre mon vieux sweat troué pour aller acheter des cigarettes et siffler une inconnue en lui expliquant que sa démarche manque de structure narrative. C'est ça, la vraie France. C'est moche, ça sent la friture, mais au moins, on a de l'assurance. Mal placée, certes, mais de l'assurance quand même.

# Chapitre 9

## La Police de la Baguette

Regardez bien l'homme qui se tient devant vous dans la file de la boulangerie. Il a l'air inoffensif avec son petit cabas et son air blasé de celui qui attend la fin de la grève des éboueurs depuis 1994. Détrompez-vous. Cet homme est un agent dormant de la B.P.B. : la Brigade de Protection de la Baguette. À la moindre erreur de votre part, à la moindre hésitation sur le choix entre une « Tradition pas trop cuite » et une « Classique bien blanche » (qui est, rappelons-le, une insulte à la civilisation), il est prêt à vous plaquer au sol en hurlant des articles du Code Civil sur le respect du levain.

En France, le pain n'est pas un aliment. C'est un membre de la famille. C'est le troisième témoin à votre mariage, c'est l'invité d'honneur de vos enterrements, et c'est surtout le seul objet pour lequel nous sommes prêts à déclarer la guerre à la Belgique, juste pour le principe. Si vous voulez comprendre pourquoi le reste de la planète nous regarde comme des sociopathes en puissance, ne cherchez pas du côté de notre politique étrangère ou de notre passion pour les ronds-points. Observez simplement un Français face à quelqu'un qui s'apprête à trancher une baguette avec un couteau.

C'est le geste qui sépare les hommes des bêtes. Le couteau. Cet instrument barbare, métallique, froid. On ne \*coupe\* pas le pain, espèce de psychopathe. On le \*rompt\*. C'est biblique. C'est viscéral. Entendre le craquement de la croûte sous la pression des doigts, c'est le seul son qui apaise l'âme torturée du Français moyen entre deux manifestations pour la retraite. Utiliser un couteau, c'est comme vouloir faire l'amour avec un tableur Excel : c'est technique, c'est propre, mais ça n'a aucun sens et c'est d'une tristesse à pleurer.

Quand vous voyez un étranger sortir un couteau à dents pour s'attaquer à une baguette de tradition, vous voyez le visage de chaque Français présent dans la pièce se décomposer instantanément. C'est une syncope collective. On dirait qu'on vient de poignarder un nouveau-né devant nous. On s'attend presque à voir du sang couler de la mie. « Mais qu'est-ce que tu fais, Jean-Kevin ? Tu tues la structure alvéolaire ! Tu écrases le travail d'une vie ! ». On est capables de suspendre une négociation sur le désarmement nucléaire parce que l'ambassadeur d'en face a fait des miettes de façon asymétrique.

Mais le véritable crime, le péché originel, celui qui mérite la déchéance de nationalité et l'exil forcé sur une île déserte où l'on ne sert que du porridge tiède, c'est l'achat de pain de mie.

Le pain de mie. Rien que le nom est une insulte. C'est de la mie de pain, mais sans le pain. C'est une éponge rectangulaire saturée de conservateurs et de tristesse industrielle. Acheter du pain de mie en France, c'est envoyer un signal clair au monde : « J'ai abandonné. La vie a gagné. Je ne mérite plus d'avoir des papilles gustatives. » C'est l'équivalent culinaire d'aller à l'Opéra Garnier en Crocs. C'est une démission spirituelle.

Si vous croisez un Français avec un paquet de pain de mie de marque distributeur dans son caddie, ne l'approchez pas. Il est dangereux. Il n'a plus rien à perdre. C'est le genre d'individu capable de mettre des glaçons dans son vin rouge ou de regarder une série doublée en français sans sourciller. Pour nous, le pain de mie n'est toléré que dans deux circonstances extrêmement précises, codifiées par un décret secret de 1958 :

1. Vous faites un croque-monsieur pour un enfant de moins de six ans qui n'a pas encore toutes ses dents.
2. Vous êtes en train de mourir de faim au milieu d'une apocalypse zombie et c'est le seul truc qui n'a pas été dévoré par les morts-vivants (et encore, on hésiterait

peut-être à manger le zombie à la place).

En dehors de ça, poser un sachet de pain de mie sur une table française, c'est comme poser une grenade dégoupillée. Le silence qui s'installe est plus lourd que le budget de l'Élysée. On vous regarde avec cette pitié condescendante que l'on réserve habituellement aux gens qui pensent que le Prosecco est un meilleur vin que le Champagne.

Et parlons de la boulangerie. Ce lieu de culte où s'exerce notre tyrannie quotidienne. La queue à la boulangerie est le seul endroit où la hiérarchie sociale s'efface devant la compétence boulangère. Un PDG du CAC 40 peut se faire humilier par une retraitée parce qu'il n'a pas précisé s'il voulait sa baguette « bien cuite » ou « blanche ». Demander « une baguette, s'il vous plaît » sans précision, c'est comme aller chez le coiffeur et dire « coupez ». C'est un saut dans le vide. C'est une roulette russe artisanale.

Et puis, il y a la « taxe du quignon ». C'est une loi physique immuable : aucune baguette ne peut arriver entière à destination. C'est impossible. Les 50 mètres qui séparent la boulangerie de votre domicile sont une zone de non-droit où vos instincts primaires prennent le dessus. Vous arrachez l'extrémité — le quignon, le croûton, appelez ça comme vous voulez selon votre secte régionale — et vous le dévorez avec une sauvagerie qui ferait passer un loup pour un majordome anglais. C'est votre dû. C'est la commission que vous prélevez sur le transport de la marchandise. Si vous arrivez chez vous avec une baguette intacte, votre conjoint vous regardera avec suspicion : « Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu es malade ? Tu as rejoint une secte ? On ne peut plus te faire confiance ? »

C'est pour ça que la Terre entière veut nous frapper. Parce qu'on est capables de déclencher un incident diplomatique avec les États-Unis parce qu'ils appellent « French Bread » une espèce de brioche molle qui ressemble à une semelle de basket fondue. On est les gardiens d'un temple de farine et d'eau, et on ne plaisante pas avec

le dogme.

On nous reproche notre arrogance ? Certes. Mais essayez de faire tenir un camembert bien coulant sur une tranche de pain de mie industriel qui s'effondre dès qu'on l'approche d'un couteau à tartiner. C'est physiquement impossible. C'est une insulte aux lois de la gravité et du bon goût. Notre arrogance n'est que le bouclier nécessaire pour protéger le monde de la médiocrité élastique du pain de supermarché.

Alors oui, nous continuerons à vous juger. Nous continuerons à soupirer bruyamment derrière vous si vous mettez trop de temps à choisir entre le pavé aux céréales et la flûte. Nous continuerons à vous regarder comme des criminels de guerre si vous coupez votre pain au couteau. C'est notre fardeau. C'est notre destin. La France est une nation tenue ensemble par du gluten et une intolérance totale envers quiconque oserait traiter une croûte croustillante avec légèreté.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je viens de voir mon voisin rentrer chez lui avec une baguette mise \*à l'envers\* dans son sac. C'est un signe de malheur, ou pire, une provocation délibérée contre l'ordre public. Je dois aller appeler les autorités compétentes et probablement brûler un cierge pour le salut de son âme, ou au moins pour que son prochain croissant soit sec comme un coup de trique. On ne rigole pas avec la tradition. Jamais.

# Chapitre 10

## Paris vs. Le Reste de l'Humanité

Le périphérique n'est pas une autoroute urbaine. C'est un cordon sanitaire, une frontière géopolitique plus étanche que le rideau de fer, conçue pour protéger ce qu'il reste de la civilisation contre l'invasion barbare des gens qui disent « bonjour » dans l'ascenseur.

Franchir cette limite, c'est entrer dans une zone où l'oxygène est remplacé par un mélange toxique de particules fines et de mépris pur, un gaz noble qui ne réagit avec rien, surtout pas avec votre désir d'être bien traité. Car il faut que les choses soient claires : le Parisien ne vous déteste pas personnellement. Pour vous détester, il faudrait d'abord qu'il reconnaisse que vous existez à une échelle biologique supérieure à celle du lichen ou de l'acarien de canapé. Pour un habitant du 6<sup>e</sup> arrondissement, le reste de l'humanité se divise en deux catégories : les « gens de service » et les « figurants de films d'époque ».

Commençons par le commencement. L'arrogance parisienne est un art martial qui s'apprend dès le berceau, généralement entre une séance d'éveil musical en allemand et un cours de yoga pour nourrissons dépressifs. C'est une posture physique. Le menton est relevé à un angle de 15 degrés — juste assez pour ne jamais croiser le regard d'un inconnu, mais suffisamment pour humer les effluves d'un potentiel échec social à trois pâtés de maisons.

On dit souvent que les New-Yorkais sont impolis. C'est une calomnie. Un New-Yorkais qui vous hurle dessus parce que vous marchez trop lentement sur la 5<sup>e</sup> Avenue fait preuve d'une chaleur humaine débordante. Il communique. Il investit de l'énergie pour vous signaler votre inadéquation avec le rythme de la cité. C'est

presque une étreinte. Le Parisien, lui, utilise le silence comme une arme de destruction massive. Si vous bloquez l'escalator à Châtelet-les-Halles, il ne vous criera pas de bouger. Il se contentera de se poster derrière vous et de produire un « pff » si chargé de lassitude métaphysique qu'il pourrait éteindre le soleil. Ce soupir signifie : « Votre existence ralentit la marche de l'Histoire, et bien que je sois en retard pour acheter un artichaut à huit euros, c'est votre insignifiance globale qui me fatigue le plus. »

À côté d'un serveur parisien, un agent du KGB en plein interrogatoire passe pour un animateur de chez Club Med. Le serveur parisien est le gardien du temple. Il ne veut pas que vous commandiez. Il veut que vous méritiez votre droit à l'hydratation. Si vous avez le malheur de demander un « grand crème » après 11 heures du matin, il vous lancera un regard qui, dans certains pays, est considéré comme une déclaration de guerre formelle. Vous n'êtes pas un client ; vous êtes une erreur statistique qu'il est forcé de tolérer en attendant la fin de son service. Il déposera votre café avec la délicatesse d'un démineur jetant une grenade usagée, tout en regardant l'horizon avec une nostalgie feinte pour une époque où la guillotine servait encore à régler les problèmes de voisinage.

Et que dire de cette relation pathologique avec la « Province » ? Pour un Parisien, la « Province » est un concept abstrait, une sorte de réserve naturelle géante située quelque part entre la porte de Maillot et l'enfer, où les gens portent des vêtements de sport le dimanche et mangent du fromage qui n'a pas été affiné dans une cave en terre battue par un moine aveugle.

Quand un Parisien s'aventure hors de ses murs, il ne voyage pas, il colonise. Il arrive à Bordeaux ou à Nantes avec la condescendance d'un explorateur du XIXe siècle débarquant chez les Zoulous. Il s'étonne qu'on puisse y trouver du Wi-Fi et s'extasie sur le « calme » du lieu, avec la même voix qu'on utilise pour parler à un Golden Retriever un peu lent. « C'est tellement authentique ici ! On dirait un décor de film ! Vous avez même de vrais arbres, c'est fou. » Pour lui, le provincial est un figurant de

\*Jacquou le Croquant\*. Il s'attend à ce que vous soyez en train de battre le beurre ou de réparer une charrette en chantant des psaumes. Le simple fait que vous puissiez avoir une opinion sur l'art contemporain ou la politique fiscale le plonge dans un abîme de perplexité : comment un être vivant à plus de vingt minutes d'une station de métro peut-il avoir un cerveau fonctionnel ?

C'est là que réside le génie du Parisien : il a réussi à convaincre le monde que son inconfort permanent est une forme supérieure d'élégance. Habiter dans un 12 mètres carrés sous les toits pour le prix d'un château en Dordogne ? Ce n'est pas de la précarité, c'est du « minimalisme de rive gauche ». Passer deux heures par jour dans un tunnel sombre qui sent l'urine de mammoth et le désespoir social ? C'est de la « fluidité urbaine ». Être d'une humeur de dogue du matin au soir ? C'est de la « profondeur intellectuelle ».

Le Parisien est le seul être au monde capable de se plaindre de la file d'attente pour une exposition sur la mélancolie des natures mortes flamandes avec une agressivité qui ferait passer un hooligan anglais pour un poète romantique. Il est dans une quête perpétuelle de l'exclusivité. Si vous connaissez l'endroit dont il parle, l'endroit est déjà mort. « Oh, tu vas encore là-bas ? C'est devenu tellement \*mainstream\*. J'ai trouvé un nouveau concept : c'est un bar à eau minérale de source artisanale dans une ancienne morgue du 11e. On n'y rentre qu'en montrant une preuve qu'on a lu l'intégrale de Heidegger en version originale. C'est très brut. Très honnête. »

La vérité, c'est que Paris est une ville en état de siège mental permanent. Chaque habitant se voit comme le dernier rempart contre la vulgarité mondiale. Si le Parisien est arrogant, c'est par devoir. S'il est désagréable, c'est par charité. Imaginez si les Parisiens étaient sympas. Le monde entier s'y installerait en une semaine. La ville s'effondrerait sous le poids des sourires et des gens qui se tiennent la porte. Le mépris est le seul système de régulation démographique qui fonctionne encore. C'est une barrière écologique.

Alors, quand vous vous ferez bousculer par un type en trench-coat qui ne s'excusera pas, ou quand une boulangère vous rendra la monnaie en soufflant parce que vous avez osé payer avec un billet de vingt euros, ne vous fâchez pas. Souriez (intérieurement, sinon ils vont vous mordre). Dites-vous que vous assistez à une performance artistique de haut niveau. Vous êtes dans le Louvre de la muflerie, devant les chefs-d'œuvre originaux du dédain.

Les New-Yorkais font du bruit pour cacher leur vide. Les provinciaux font du bruit pour cacher leur ennui. Le Parisien, lui, fait du silence pour souligner votre absence totale d'intérêt. C'est une forme de pureté que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Une arrogance si cristalline, si dépourvue de doute, qu'elle en devient presque belle, comme un accident de voiture au ralenti sous les lumières de la Tour Eiffel.

Le Parisien ne veut pas être aimé. Il veut être admiré tout en étant détesté, ce qui est le sommet absolu du narcissisme. Il sait que la Terre entière veut lui mettre une baffe. Et c'est précisément ce qui lui donne ce petit sourire en coin quand il traverse la rue au rouge, forçant trois bus et une ambulance à piler net. Il se sent exister. Il est le grain de sable dans l'engrenage de l'univers, et il trouve que ce sable a une bien meilleure gueule que le reste de la plage.

Mais ne vous inquiétez pas, dans le prochain chapitre, nous verrons que si Paris est le cerveau malade de la France, les autres régions n'ont pas non plus volé leur réputation de nids à psychopathes passifs-agressifs. Car si le Parisien vous ignore, le Provincial, lui, vous observe. Et c'est beaucoup plus inquiétant.

# Chapitre 11

## Le Paradoxe des 35 Heures

Imaginez la scène. Vous êtes à New York, dans un bar de Midtown où l'air sent le café brûlé et le désespoir productif. Vous êtes assis à côté de Brad. Brad est « Senior Associate » chez Goldman Sachs. Brad travaille 90 heures par semaine, dort sous son bureau trois nuits sur quatre, et considère qu'une pause déjeuner de douze minutes pour avaler une salade triste à 22 dollars est un luxe indécent. Brad a pris trois jours de vacances en 2022 pour l'enterrement de sa mère, et il a passé la cérémonie à répondre à des mails sur son BlackBerry parce que « le marché n'attend pas, mec ».

Et là, vous arrivez. Vous, le Français. Vous posez votre verre de vin rouge (parce qu'il est 17h et que c'est l'heure de l'apéro, même si Brad est encore en plein milieu de son « second shift »). Vous soupirez. Un soupir profond, ancestral, chargé de toute la misère du monde.

— Ça va pas, Jean-Baptiste ? demande Brad, les yeux injectés de sang.

— Non, Brad. Je n'en peux plus. Je suis au bout. Je frise le burn-out.

Brad s'arrête de taper sur son clavier. Il vous regarde avec une sorte de respect mal placé. Il pense que vous venez de boucler une fusion-acquisition de 40 milliards d'euros en travaillant sur trois fuseaux horaires.

— Ah ouais ? Trop de pression au bureau ?

— C'est terrible, Brad. On est mi-mai. J'ai déjà épuisé mes deux premières semaines de congés payés de l'année, et il me reste encore 14 jours de RTT à poser avant juin, sinon ils sont perdus. Tu te rends compte de la charge mentale ? Je dois planifier trois week-ends prolongés d'affilée. Et avec les « ponts », je ne sais même plus quel jour on bosse. En plus, vendredi dernier, je n'ai pas pu quitter le bureau avant 16h15 parce

que la machine à café était en panne et qu'on a dû débattre de la réforme des retraites pendant deux heures. Je suis lessivé.

À cet instant précis, Brad a deux options : soit il fait une rupture d'anévrisme, soit il utilise son agrafeuse de bureau pour vous ouvrir la carotide.

Le paradoxe français des 35 heures est probablement l'insulte la plus sophistiquée jamais inventée par une nation à l'encontre du reste de l'humanité. C'est un chef-d'œuvre de cynisme social. Nous avons réussi l'exploit de convaincre le monde (et nous-mêmes) que travailler l'équivalent d'une sieste prolongée pour un entrepreneur texan est une forme d'esclavage moderne.

Vu de l'étranger, le droit du travail français ressemble à une brochure pour un Club Med de luxe, mais avec plus de syndicats et moins de crème solaire. Pour un Américain, le concept de « RTT » (Réduction du Temps de Travail) est aussi incompréhensible que la règle du hors-jeu au football ou l'utilité du bidet. Quand vous expliquez à un étranger que, parce que vous avez eu l'audace de travailler 39 heures au lieu de 35, l'État vous oblige légalement à rester chez vous deux jours par mois pour regarder des rediffusions de \*Rex, chien flic\*, il croit que vous lui racontez une blague de science-fiction dystopique où les paresseux auraient pris le pouvoir.

Mais le plus beau, c'est notre capacité à être sincèrement malheureux dans ce système. Le Français ne fait pas de burn-out parce qu'il travaille trop. Il fait un burn-out parce que l'idée même de travailler est une agression métaphysique.

En France, le travail n'est pas une valeur, c'est une interruption désagréable entre deux périodes de vacances. Nous abordons la semaine de travail comme un commando s'apprête à traverser un champ de mines : avec prudence, hostilité, et l'œil rivé sur la sortie la plus proche. Le lundi matin est un deuil national hebdomadaire. Le mardi, on commence à regarder les prévisions météo pour le week-end. Le mercredi, c'est le « jour des enfants », ce qui signifie que la moitié des bureaux sont

vides et que l'autre moitié attend que les premiers reviennent pour pouvoir partir. Le jeudi, on traite les dossiers « urgents » (ceux qui traînent depuis le mois de mars). Et le vendredi ?

Ah, le vendredi français. Le vendredi après-midi en France est un concept abstrait, une sorte de zone crépusculaire où la réalité se fragmente. À partir de 15h, si vous essayez de joindre quelqu'un dans une administration ou une grande entreprise, vous tombez sur un répondeur qui vous explique, avec un mépris poli, que « les bureaux sont fermés ». Où sont-ils ? Personne ne sait. Ils se sont évaporés. Ils sont en route pour le Perche, pour l'Île de Ré, ou simplement déjà installés en terrasse pour entamer leur 48 heures de plainte systématique contre la vie chère.

Le monde nous regarde et se pose une question légitime : comment font-ils pour ne pas être le pays le plus pauvre de la galaxie ? C'est là que réside le génie français. Nous sommes les champions du monde de la productivité horaire. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'en une heure de temps, un Français est capable de produire autant de richesse qu'un Américain en trois heures. Pourquoi ? Parce qu'on n'a pas le temps ! On doit finir pour 16h ! On n'a pas de temps à perdre avec le « networking » ou les « brainstormings » en mangeant des pizzas froides. On bosse vite, avec une efficacité rageuse, juste pour pouvoir retourner le plus vite possible à notre activité préférée : ne rien foutre.

Le burn-out à la française est une pathologie de luxe. C'est le burn-out de celui qui a trop de temps pour réfléchir à l'absurdité de sa condition. Aux États-Unis, on craque parce qu'on est une machine. En France, on craque parce qu'on est un poète à qui on demande de remplir un tableau Excel. Et rien n'est plus épuisant pour un poète que de taper sur une touche « Entrée ».

Imaginez la fureur de l'étranger qui débarque à Paris en plein mois de mai. Le mois de mai en France n'est pas un mois, c'est une provocation. C'est le mois des « ponts ». Le 1er mai (fête du Travail, ironiquement chômée), le 8 mai (Victoire 1945),

l'Ascension, la Pentecôte. Si par malheur l'un de ces jours tombe un jeudi, le pays entier décide unilatéralement que le vendredi est une invention maléfique et que personne ne viendra travailler. On appelle ça « faire le pont ». C'est une stratégie de guérilla contre la croissance économique. Le touriste japonais, lui, arrive avec son planning millimétré, et il trouve une nation barricadée derrière des rideaux de fer tirés, avec un petit panneau : « Réouverture le 12 juin, on est fatigués ».

Et quand nous revenons de ces vacances, de ces RTT, de ces week-ends de trois jours, que faisons-nous ? Nous nous plaignons de la reprise. Nous racontons nos vacances avec une mine de déterré, en expliquant que « c'était trop court » et que « l'organisation était un stress permanent ».

C'est pour cela que la Terre entière veut nous frapper. Pas parce qu'on ne travaille pas. Mais parce qu'on a transformé l'oisiveté en un droit constitutionnel, tout en gardant le toupet de se dire « stressés ».

Si vous voulez vraiment achever un interlocuteur étranger, parlez-lui de la « pause déjeuner ». Pour le reste du monde, c'est un sandwich triangle mangé devant un écran qui affiche des cours de bourse. Pour nous, c'est une institution qui dure entre 90 et 120 minutes. C'est un moment sacré où l'on s'assoit, on commande un plat du jour, on boit un petit verre de blanc « pour la digestion », et on refait le monde. Un Américain qui voit une terrasse pleine à 13h30 un mardi ne voit pas des gens qui déjeunent ; il voit un sabotage industriel à l'échelle nationale.

Il ne comprend pas que cette pause est vitale. C'est là qu'on recharge nos batteries de mépris. C'est là qu'on peaufine nos arguments pour la prochaine grève. Parce que oui, la grève est l'extension naturelle des 35 heures. Quand on ne travaille déjà presque plus, la seule façon de protester, c'est d'arrêter de faire ce « presque ». C'est le stade ultime de la résistance française : le droit de ne rien faire du tout, mais d'être payé pour le dire bruyamment dans la rue avec des merguez et de la musique de foire.

Alors, cher public international, quand vous voyez un Français se plaindre de son « burn-out » après avoir posé sa cinquième semaine de congés, ne sortez pas votre mouchoir. Ne lui proposez pas une thérapie. Il est déjà en thérapie. Sa thérapie, c'est votre haine. Chaque fois que vous nous regardez avec des yeux ronds de stupéfaction devant notre insolence sociale, chaque fois que vous calculez avec rage que nous passons plus de temps en vacances qu'à notre poste, nous nous sentons un peu mieux.

Nous ne sommes pas fatigués du travail. Nous sommes fatigués d'avoir raison tout seuls contre le reste du monde. Et ça, mes amis, c'est un job à plein temps. Heureusement qu'on a les RTT pour s'en remettre.

# Chapitre 12

## L'Hygiène : Le cliché qui a la vie dure

Posez ce flacon de Chanel N°5 et reculez doucement. Ne bougez plus. Vous sentez cette effluve ? Non, pas celle de la rose de Grasse ou du bois de santal. Je parle de la vraie, de l'authentique, de celle qui fait dire à un touriste texan, dès son arrivée à la Gare du Nord : « Oh mon Dieu, ça sent comme si un camembert avait eu un enfant illégitime avec une vieille chaussette de sport. »

Mesdames et Messieurs du monde entier, soyons honnêtes : vous nous détestez parce qu'on ne se lave pas, ou du moins, parce que vous êtes persuadés qu'on a transformé l'hygiène corporelle en une option facultative, un peu comme le clignotant sur un rond-point parisien. C'est le cliché ultime. On pourrait découvrir le vaccin contre le cancer, coloniser Mars avec une baguette sous le bras ou inventer une application qui rend les gens aimables, vous resteriez là, à nous regarder avec une moue dégoûtée en demandant : « Mais... ils ont de l'eau courante chez eux ou ils se frottent juste avec des lingettes parfumées au patchouli ? »

Alors, réglons cette question de la crasse une bonne fois pour toutes. Oui, la France a inventé le parfum. Et pourquoi ? Pour masquer l'odeur de mort clinique qui émanait de la cour de Versailles. Louis XIV, notre Roi-Soleil, a pris environ deux bains dans sa vie entière, et encore, c'était probablement par accident parce qu'il était tombé dans une fontaine. À l'époque, on pensait que l'eau ouvrait les pores et laissait entrer la peste. C'est là que le génie français est né. Plutôt que de se frotter avec du savon, on a décidé de s'asperger de musc de cerf et de fleurs écrasées jusqu'à ce que nos narines capitulent.

Aujourd'hui, nous avons gardé cet héritage. On n'appelle pas ça de la saleté, on

appelle ça un « écosystème bactérien protégé ». C'est une AOC de la peau.

Mais parlons de l'éléphant dans la pièce. Ou plutôt, du petit cheval de porcelaine dans la salle de bain : le bidet. C'est notre plus grande farce diplomatique. On a inventé le bidet. C'est français, le mot est français, le concept est français. On a littéralement créé un instrument destiné exclusivement à l'astiquage des parties les plus intimes du corps humain. Et qu'avons-nous fait après l'avoir exporté dans le monde entier ? On l'a arraché de nos maisons.

Si vous entrez dans un appartement parisien moderne, vous trouverez peut-être une machine à café à 800 euros, un aspirateur robot qui a un nom de baptême et une collection de vins bio, mais vous ne trouverez jamais de bidet. On s'en sert désormais pour trois choses : y faire tremper ses pieds après une manifestation, y ranger les produits ménagers qu'on n'utilise jamais, ou y mettre une plante verte pour faire « déco rétro ». On a inventé la propreté ciblée pour ensuite décider, souverainement, que c'était trop d'effort. C'est le summum de l'insolence française : vendre au monde entier de quoi se récurer le fondement, tout en restant nous-mêmes assis sur notre mystère.

Le monde nous regarde avec effroi. L'Américain moyen, qui se douche trois fois par jour et se brosse les dents jusqu'à ce qu'elles brillent dans le noir, ne comprend pas. Pour lui, la propreté est une vertu morale. Pour nous, c'est une négociation. Se laver tous les jours ? Quel manque de confiance en soi ! Il faut avoir une sacrée peur de son propre corps pour vouloir l'effacer chaque matin sous un jet de savon à la pomme verte.

Un Français qui sent un peu le « fauve », ce n'est pas quelqu'un qui a oublié de passer sous la douche. C'est quelqu'un qui a vécu. C'est le parfum de la lutte des classes, de l'espresso bu sur le zinc et de la cigarette fumée avec mépris. C'est un message envoyé à l'univers : « Mon corps produit des choses, et je les assume. » Quand vous nous croisez dans le métro en juillet et que vous avez l'impression de

traverser une fosse de fermentation de yaourt périmé, ne nous jugez pas. Dites-vous que vous respirez l'Histoire.

Et puis, parlons du savon. En France, on a le savon de Marseille. C'est un bloc vert ou blanc, dur comme du granit, qui peut servir à laver le linge, le sol, le chien et, accessoirement, la peau si on a vraiment commis un péché mortel. On l'expose dans nos cuisines comme une relique sacrée, mais on l'utilise surtout pour faire fuir les mites dans les placards. On préfère largement les gels douche qui promettent de nous transformer en « homme des bois mystérieux » ou en « femme fatale de la Riviera », tout en sachant pertinemment que le seul effet sera de nous faire glisser sur le carrelage.

Le cliché de l'hygiène douteuse a la vie dure parce qu'il nous arrange. Il crée une distance de sécurité. Si le monde entier pense qu'on pue, les gens s'approchent moins. C'est une barrière naturelle contre l'invasion touristique. C'est notre propre version du Mur de Berlin, mais faite de molécules de sueur et de déodorant bas de gamme.

Imaginez si on commençait soudainement à sentir la lavande et le dentifrice à chaque coin de rue. On perdrait notre aura de danger intellectuel. Un philosophe qui sent le propre, personne ne l'écoute. Pour dire des choses profondes sur le vide de l'existence, il faut une légère odeur de tabac froid et de vieux cuir. C'est une règle esthétique. Jean-Paul Sartre avec une haleine de menthol, ça n'aurait eu aucun impact. Simone de Beauvoir qui sent le gel douche « Vanille-Coco », et c'est tout l'existentialisme qui s'effondre.

Alors, cher public international, continuez à ricaner. Continuez à raconter cette blague éculée sur le Français qui se lave une fois par mois, que ce soit nécessaire ou non. Pendant que vous passez trois heures par jour à vous décaper la peau avec des gommages au sucre de canne et des éponges de mer récoltées de façon éthique, nous, on est au café. On gagne du temps. On économise l'eau de la planète (on est écologistes par paresse, c'est la forme la plus pure d'engagement).

Nous ne sommes pas sales. Nous sommes mariné. Et tout bon chef vous le dira : la saveur est dans la marinade. Le monde veut nous frapper parce qu'on refuse de se plier à la dictature de l'asepsie. Vous voulez des villes qui sentent le chlore et des corps qui sentent le désinfectant pour hôpital. Nous, on veut des villes qui sentent la vie, le pain chaud, le pot d'échappement et l'humanité non filtrée.

Si vous voulez vraiment nous humilier, ne nous offrez pas de savon. Offrez-nous un miroir. On se regardera dedans, on ajustera notre mèche de cheveux un peu grasse avec un air de supériorité absolue, et on vous dira : « Tu as vu comme je suis magnifique dans mon jus ? »

Parce qu'au fond, c'est ça la vraie raison de votre rage. Ce n'est pas qu'on sent mauvais. C'est qu'on arrive à être les êtres les plus arrogants et les plus sexy de la planète alors qu'on n'a pas changé de chemise depuis mercredi dernier. C'est l'injustice suprême. Vous dépensez des fortunes en produits de beauté, nous on dépense 2 euros dans un paquet de Gitanes, et c'est nous qu'on photographie en couverture des magazines de mode.

L'hygiène, c'est pour ceux qui n'ont rien d'autre à offrir. Nous, on a le style. Et le style, ça ne se lave pas. Ça s'entretient à coups de négligence calculée. Alors, la prochaine fois que vous montez dans un ascenseur avec un Parisien et que vos yeux commencent à piquer, ne sortez pas votre flacon de gel hydroalcoolique. Inspirez profondément. C'est l'odeur de la liberté. Ou alors c'est le boudin noir qu'il a mangé à midi. Dans les deux cas, c'est de la culture. Et la culture, par définition, ça demande un peu de moisissure pour être intéressant.

# Chapitre 13

## La Terrasse de Café : Le tribunal de la mode

Si vous pensiez qu'une terrasse de café parisienne était un lieu de détente, de convivialité ou, pire, un endroit pour « prendre le soleil », vous méritez probablement de porter un sac banane Quechua pour le restant de vos jours. Une terrasse, dans ce pays, et plus particulièrement dans cette ville qui se prend pour le centre de l'univers connu, n'est pas un espace de restauration. C'est un mirador. C'est un tribunal de grande instance à ciel ouvert où le jury est composé de trois types en col roulé qui n'ont pas souri depuis la chute du mur de Berlin, et où l'accusé est toute personne ayant l'audace de marcher sur le trottoir d'en face.

Observez la disposition des chaises. Dans n'importe quel pays civilisé, on dispose les chaises autour d'une table pour se regarder dans le blanc des yeux et échanger des banalités sur la météo ou le dernier match de football. À Paris, non. Les chaises sont alignées comme des sièges de théâtre, toutes tournées vers la rue. C'est une disposition de peloton d'exécution. On ne vient pas pour boire un café — de toute façon, le breuvage ressemble à du jus de pneu recyclé servi par un garçon de café qui vous déteste personnellement — on vient pour exercer son droit de vie ou de mort sociale sur les passants.

L'arme absolue du Parisien en terrasse, c'est la « Moue ». Attention, ce n'est pas un simple rictus. C'est une ingénierie faciale complexe qui nécessite des années d'entraînement devant un miroir de salle de bain en écoutant du Barbara. La Moue consiste à abaisser légèrement les commissures des lèvres tout en plissant les narines, comme si l'air environnant était soudainement saturé par une émanation de fromage de chèvre périmé. C'est un mélange d'ennui métaphysique et de dégoût esthétique. Quand un Parisien vous regarde avec cette expression, il ne se contente pas de vous

trouver mal habillé. Il est en train de remettre en question la légitimité de votre arbre généalogique sur quatre générations.

Le jeu commence dès qu'un cobaye entre dans le champ de vision, à environ cinquante mètres. Le silence se fait sur la terrasse. Le temps s'arrête. Le Parisien repose lentement sa tasse de café (froide, car il est trop occupé à mépriser le monde pour la boire). Il ajuste ses lunettes d'écaille. Et là, l'analyse commence. C'est un scanner laser, mais avec plus de méchanceté.

« Tiens, regarde-moi ça », murmure-t-il à son voisin de condamnation, sans même bouger la mâchoire pour ne pas froisser son propre charisme.

« Un jean délavé. En 2024. C'est courageux. »

« Et les chaussures ? C'est quoi ? Des baskets de randonnée ? Est-ce qu'il compte escalader la vitrine du Sephora ou est-ce qu'il a juste renoncé à toute dignité humaine ? »

Le crime ultime, pour nous, c'est le "confort". Si vous avez l'air d'être à l'aise dans vos vêtements, vous avez déjà perdu. Pour nous, le style est une souffrance nécessaire. Si vous ne portez pas un manteau en laine qui vous gratte jusqu'au sang ou des chaussures qui vous transforment les pieds en tartare de saumon, vous n'êtes pas chic, vous êtes juste en pyjama d'extérieur. Le touriste américain est notre cible favorite. Il arrive avec son short cargo à douze poches. Pourquoi douze poches ? Qu'est-ce qu'il cache là-dedans ? Des provisions de survie en cas d'attaque nucléaire ? Des plans secrets pour envahir la boulangerie ? Le Parisien regarde ces poches avec la même horreur qu'un conservateur du Louvre regarderait un graffiti sur la Joconde.

Mais ne croyez pas que nous épargnons nos propres compatriotes. Oh que non. La haine, comme la culture, commence par soi-même. Le "bobo" du 10ème arrondissement qui porte un bonnet alors qu'il fait 25 degrés à l'ombre se fera assassiner du regard par le vieux schnock du 6ème qui, lui, arbore une pochette en soie assortie à son cynisme. C'est une guerre civile esthétique. On s'observe, on se

jauge, on vérifie la longueur du revers du pantalon au millimètre près. Un millimètre de trop et vous êtes un plouc. Un millimètre de moins et vous êtes une victime de la mode. Le point d'équilibre est plus étroit qu'une lame de rasoir, et c'est précisément là que nous aimons danser.

Et puis, il y a cette interaction unique, ce moment de pure agression passive-agressive : le contact visuel. Quand vous passez devant une terrasse et que vous sentez le regard du prédateur sur vous, vous faites l'erreur monumentale de lever les yeux. Vous espérez peut-être un sourire ? Un signe de tête ? Pauvre fou. Le Parisien va soutenir votre regard pendant exactement 1,2 seconde — juste assez pour vous faire comprendre qu'il a vu la petite tache de sauce tomate sur votre chemise que même vous n'aviez pas remarquée — puis il va détourner les yeux avec un soupir de lassitude profonde, comme s'il venait de voir un documentaire animalier particulièrement déprimant sur les loutres alcooliques.

C'est ce soupir qui donne envie de nous envoyer une brique. C'est cette suffisance absolue d'un être qui n'a rien produit de sa journée à part du dioxyde de carbone et des jugements péremptaires, mais qui se sent investi d'une mission divine : protéger l'esthétique mondiale contre l'invasion de la laideur fonctionnelle.

On nous demande souvent : « Mais pour qui vous prenez-vous ? ». La réponse est simple : nous nous prenons pour les gardiens du temple. Le trottoir est notre podium, et vous êtes les figurants ratés d'un défilé qui n'en finit pas. On ne vous déteste pas vraiment, d'ailleurs. On a besoin de vous. Sans vos fautes de goût, sans vos associations de couleurs improbables, sans vos sacs à dos portés sur le ventre, notre café n'aurait aucun goût. Vous êtes le sel de notre terreur.

Vous dépensez de l'énergie à visiter des musées, à grimper sur la Tour Eiffel, à essayer de comprendre pourquoi on met autant de beurre dans nos sauces. Nous, on s'assoit. On ne bouge pas. On regarde. On est les statisticiens du médiocre. On compte le nombre de personnes qui portent encore des jeans "skinny" (verdict : peine

de mort) et celles qui tentent le "total look lin" sans avoir le physique de Jude Law (verdict : travaux forcés).

Parfois, un passant se rebiffe. Il s'arrête, nous regarde droit dans les yeux et demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai un truc sur la figure ? ».

À ce moment-là, le Parisien atteint le sommet de son art. Il ne répond pas. Il ne s'énerve pas. Il lève simplement un sourcil, prend une bouffée de sa cigarette (car oui, en terrasse, on fume même si on a arrêté il y a six mois, c'est pour l'accessoire), et dit d'une voix monocorde :

« Non, non. Rien. C'est très... intéressant, ce que vous avez tenté avec cette écharpe. Très courageux. »

Le mot est lâché : "Courageux". Dans le dictionnaire du tribunal de la terrasse, "courageux" signifie : « Tu as l'air d'un clown qui a eu un accident de machine à laver, mais j'admire ton audace de sortir ainsi sans sac sur la tête ». C'est l'insulte suprême déguisée en compliment de façade. La victime repart, le doute au cœur, se demandant si son écharpe est vraiment une erreur tragique, tandis que nous, sur notre chaise en rotin, nous reprenons une gorgée de notre poison noir en savourant notre petite victoire psychologique.

Alors oui, le monde entier veut nous frapper. Parce qu'il n'y a rien de plus exaspérant qu'un groupe de gens qui juge votre existence entière sur la base de la courbure de votre col de chemise, tout en ayant l'air d'être les seuls détenteurs de la vérité universelle sur ce qui est "cool". Mais comprenez-nous : si on arrête de vous juger, qui le fera ? Le monde deviendrait un chaos de confort, de polaires en polystyrène et de chaussures à semelles compensées. On est le dernier rempart contre la barbarie du jogging. On est les CRS du chic. Et si pour sauver la civilisation, il faut vous donner envie de nous jeter une brique au visage, alors envoyez la brique. On esquivera avec une grâce nonchalante, tout en notant que la couleur de la brique jure terriblement avec votre veste.

# Chapitre 14

## **L'Humilité Sélective : On est les meilleurs, mais on déteste tout le monde**

Entrez dans n'importe quel café parisien qui se respecte — c'est-à-dire un endroit où le serveur vous traite comme si vous aviez personnellement insulté sa grand-mère en commandant un déca — et observez le spécimen local. On est là, vautrés dans une sorte de mélancolie haute couture, à soupirer contre le gouvernement, la météo, le prix du beurre demi-sel et l'existence même des autres usagers du trottoir. On a l'air d'être les personnes les plus misérables de la création. On s'auto-flagelle avec une vigueur qui ferait passer un moine médiéval pour un adepte du farniente. On dit que tout fout le camp, que la France est une "vieille dame fatiguée", que notre culture se meurt sous les coups de boutoir de la malbouffe et des séries Netflix.

Mais attention. C'est là que le piège se referme.

Si un étranger — disons, un Américain avec des dents trop blanches et un enthousiasme suspect — s'avise d'acquiescer et de dire : « C'est vrai, votre pays est un peu en déclin, non ? », le miracle se produit. Instantanément, la colonne vertébrale du Français se redresse comme si on lui avait injecté du jus de Napoléon pur. On passe du mode "misérable victime du sort" au mode "Dieu vivant méprisant" en moins de temps qu'il n'en faut pour dire "exception culturelle". On le regarde avec cette petite moue qui signifie : « De quel droit une créature qui met de l'ananas sur ses pizzas ose-t-elle porter un jugement sur la patrie des Lumières ? ».

C'est cela, l'Humilité Sélective. C'est ce mélange toxique et fascinant de « Je suis une merde » et de « Mais je suis la meilleure merde du monde ».

Nous sommes les seuls capables de passer trois heures à expliquer que notre système éducatif est un désastre, tout en étant intimement convaincus qu'un enfant de cinq ans élevé à la Roche-sur-Yon possède une profondeur philosophique supérieure à n'importe quel diplômé de Harvard. On adore se détester, mais on déteste que vous nous aimiez pour les mauvaises raisons. Et surtout, on déteste que vous pensiez être nos égaux.

C'est une stratégie de défense géniale. En nous plaignant constamment de nous-mêmes, on occupe tout le terrain de la critique. On est les premiers sur le coup. On s'insulte avec une telle précision chirurgicale qu'on ne vous laisse que les miettes. Vous voulez nous traiter d'arrogants ? Trop tard, on vient de passer la matinée à expliquer à quel point on est des héritiers décadents et paresseux. Vous voulez dire qu'on est mal polis ? On a déjà écrit trois essais sur la mort de la courtoisie à la française. On est les propriétaires exclusifs de notre propre procès. C'est un monopole. Et le monde entier nous regarde avec cette envie de nous frapper, parce qu'il n'y a rien de plus énervant que quelqu'un qui gagne même au concours de celui qui est le plus nul.

Regardez notre rapport au succès. Aux États-Unis, si tu réussis, tu achètes une Tesla plaquée or et tu cries "I'm the best !" sur un toit. En France, si tu réussis, tu te caches. Tu portes un vieux pull en cachemire troué (qui coûte trois smics, mais l'important c'est le trou) et tu expliques que « c'est compliqué », que « le succès est une aliénation ». On pratique l'arrogance par soustraction. On est tellement sûrs de notre supériorité qu'on n'a même plus besoin de l'afficher. On l'infuse. On la distille dans nos silences et dans nos soupirs. On traite le monde entier comme un stagiaire un peu lent à qui on n'aurait pas encore expliqué où se trouve la machine à café de la civilisation.

Et puis, il y a cette haine cordiale envers tout le monde. Ce n'est pas une haine agressive, c'est une haine de gourmet. On déteste les Anglais parce qu'ils existent (et pour la menthe sur l'agneau, crime de guerre non jugé par La Haye). On déteste les

Allemands parce qu'ils sont trop organisés, ce qui est une insulte à notre créativité chaotique. On déteste les touristes parce qu'ils regardent la tour Eiffel avec un air heureux, ce qui est d'une vulgarité sans nom. Le bonheur affiché est, chez nous, le signe d'une carence intellectuelle sévère. Si vous souriez dans le métro sans raison apparente, on ne pense pas que vous êtes une personne solaire ; on pense que vous êtes soit un ravis de la crèche, soit un tueur en série particulièrement satisfait de sa dernière œuvre.

Le monde ne nous comprend pas, et c'est là notre plus grande victoire.

Si le monde nous comprenait, on serait obligés de communiquer de manière transparente. On perdrait notre aura de mystère grincheux. On deviendrait... prévisibles. Horreur absolue. On cultive l'incompréhension comme un jardin japonais. On lance des phrases comme : « C'est pas mal, mais c'est un peu trop... évident, non ? » juste pour voir l'interlocuteur se décomposer en essayant de comprendre ce qu'il y a de mal à être évident.

On est les champions de l'auto-flagellation parce que c'est la forme la plus ultime de l'autosuffisance. On n'a besoin de personne pour nous flageller, on le fait très bien tout seuls, merci. C'est un circuit fermé. Un ego-trip en forme de ruban de Moebius. On se déteste, donc on est authentiques. On sait qu'on est les meilleurs, donc on est sereins. Et entre les deux, il y a ce petit espace de mépris universel qui nous sert de zone de confort.

Alors, pourquoi la Terre entière veut-elle nous frapper ?

Parce qu'on est ce pote insupportable en soirée qui se plaint d'avoir raté son examen alors qu'il a eu 18/20. Parce qu'on est cette fille sublime qui se trouve "bouffie" le matin, tout en sachant pertinemment que même avec une grippe carabinée, elle a plus de classe que n'importe qui dans un rayon de 500 kilomètres. On est l'élite de la mauvaise foi.

Mais au fond, si vous voulez nous frapper, c'est surtout parce que vous savez qu'on ne changera pas. On restera là, sur nos terrasses, à juger vos claquettes-chaussettes et votre optimisme béat, tout en expliquant que la France est foutue et que, vraiment, on vit dans un pays de sauvages. Et on le dira avec un tel panache, une telle assurance dans la voix, que vous finirez par vous demander si, par hasard, on n'aurait pas raison.

C'est ça, le génie français. On vous rend fous. On vous pousse à la violence, et quand vous levez la main sur nous, on lève un sourcil, on ajuste notre écharpe, et on dit avec un mépris souverain : « Oh, très original. C'est tout ce que vous avez trouvé ? ».

On est les meilleurs, on se déteste, et on vous déteste encore plus. Et c'est précisément pour ça que vous ne pouvez pas vous passer de nous. Parce qu'au milieu d'un monde qui veut désespérément être aimé, liké et validé, nous sommes les seuls à savourer le luxe suprême : celui d'être cordialement détestables.

Allez, remballiez votre brique. Elle n'est même pas de la bonne nuance d'ocre pour l'architecture de ce quartier. C'est navrant. Quel manque de goût. Vous voyez ? C'est de ça dont je parle. On ne peut rien faire pour vous. Mais ne vous inquiétez pas, on va continuer à s'en plaindre pour vous. C'est notre cadeau au monde. De rien.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Pourquoi la Terre entière veut nous frapper"*

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)